

INTRODUCTION

C'est à la demande réitérée de la femme de mon garçon Emile, Anita, que j'ai conçu l'idée qu'il me serait peut-être possible, en prenant mon temps, d'écrire l'histoire de mon oncle Adrien Martineau, histoire véridique s'il en fut, parce que tous les faits que je vais essayer de rapporter de mon mieux m'ont été racontés par mon oncle lui-même, et nous savons tous qu'il disait toujours la vérité. De plus, une partie de ces faits furent corroborés par mon père et un autre de mes oncles. Je puis dire en toute sincérité que je suis aujourd'hui la seule personne vivante qui ait reçu les confidences de mon oncle Adrien. Je ne cessais de le questionner tant j'étais avide de savoir et connaître toutes les aventures de sa vie passée. Il s'y prêtait d'ailleurs de bonne grâce pendant ces longs entretiens que nous avions souvent ensemble. Je n'ambitionne pas de faire de ce récit un chef-d'oeuvre littéraire. Si je pouvais procurer à mes lecteurs quelques moments qui les intéresseraient et les distrairaient, je serais amplement compensé de mes labeurs. Donc, je commence sans plus tarder mon récit.

Romain Martineau.

Ire partie. Chapitre 1.

Première visite aux lieux où il naquit.

C'est pendant l'été de 1943 que j'eus le privilège, en compagnie de mon épouse, de mon frère William, de son fils Edouard et de sa fille Rosilda, d'aller visiter les lieux où était né mon oncle. Edouard conduisait l'auto, les chemins sans répliques. Nous passâmes par la ville de Québec et Ste-Anne-de-Beaupré; ensuite nous sommes revenus à Québec traverser le fleuve en bateau traversier et nous primes le chemin conduisant à St-François-de-Montmagny, qui était le village le plus près du but de notre voyage. Là, nous avons dîné chez de petits cousins à nous, enfants de Mathias Martineau et, comme il nous fallait un guide, une de nos cousines s'offrit de venir avec nous. Il nous restait environ 12 milles à faire, mais plus nous approchions du but plus les chemins devenaient difficiles. Parfois c'étaient des ~~petits~~ petits ruisseaux sans ponceaux; à d'autres endroits, c'étaient des rochers à nu qu'il nous fallait gravir du mieux que nous pouvions, jusqu'au moment où, à environ un mille de notre objectif, il nous fallut abandonner notre auto et parcourir le reste du trajet à pied. A un moment donné, notre guide nous dit ces mots: C'est ici. Mon père m'avait décrit si minutieusement ces lieux que je reconnus immédiatement le rocher à pic auquel était adossé, il

2

y a 110 ans, la maison de mon grand'père. De la maison, il ne restait que quelques briques et ~~deux~~ ^{deux} ou trois pièces de bois à demie calcinées; le feu avait tout consumé plusieurs années auparavant. De l'emplacement de la maison, nous avons une bonne vue de la vallée où serpente la Rivière des Prairies, ainsi nommée à cause des prairies qu'elle traverse. Ces prairies, mon père m'en avait aussi parlé; il me les avait décrites comme des prairies immenses; en effet, quand il était petit, cela devait lui paraître très grand. Ce que je vis, là devant moi, était à peine grand d'une quarantaine d'arpents. Pendant plusieurs siècles avant la venue de mon grand'père, les castors avaient construit une grande chaussée d'environ 40 pieds de hauteur et, peu à peu, la terre s'était accumulée dans cette chaussée au point qu'elle était devenue complètement remplie. Cette terre provenait de tous les endroits environnants et avait été charroyée là par les eaux de la petite rivière. Quand mon grand'père acheta d'un seul bloc tout le canton d'Armagh, qui comprenait une centaine de lots de 100 arpents, son premier soin fut de démolir la chaussée de castor; après que l'eau se fut écoulée, il demeura une prairie composée de terre très fertile. Mais, toute bonne qu'elle était, ce qu'elle produisait était insuffisant pour la subsistance de la famille de mon grand'père; mais, comme la contrée était giboyeuse et la rivière pleine de belles truites mouchetées, c'était très facile de se procurer toute la nourriture nécessaire. Le gibier se composait depuis l'humble lièvre, le chevreuil, le caribou, le cerf, et l'orignal. Je donne tous ces détails afin que mes lecteurs puissent comprendre parfaitement ce qu'était la manière de vivre il y a au-delà de 110 ans et aussi comprendre dans quelle atmosphère s'était écoulée la jeunesse de celui qui fait le sujet de notre récit. Le père du jeune Adrien était Romain Martineau, sa mère, Marguerite Pelletier. Il naquit en 1836, le cinquième fils d'une famille de 21, dont 12 seulement vécurent pour devenir pères et mères de famille. Adrien fut de ceux-là. Ils étaient 6 fils et 6 filles. Les fils étaient, par ordre d'âge, Romain, Georges Baptiste, Guillaume, Adrien, Gabelus; les filles, Sophie, Vitaline, Philomène, Elisabeth, Mary, Claudia.. Durant les premières années d'Adrien, rien de particulier ne se produisit; aucune maladie grave ne l'atteignit. Mais, à l'âge de sept ans, il arriva un incident, une chose qui aurait bien pu tourner au tragique et, du fait même, faire que je n'aurais jamais eu l'occasion d'écrire son histoire. Comme je vous l'ai dit déjà, il y avait beaucoup de belles truites dans les eaux de la petite Rivière des Prairies. Aussi, le jeune Adrien, que sa mère avait donné en soins à mon père Guillaume, qui était son aîné de 3 ans, et tout

deux, comme d'habitude, étaient allés à la pêche. Après une pêche particulièrement bonne, car ils avaient rempli une chaudière de six pintes que mon père portait, Adrien, lui, en avait une belle brochée comme ils nommaient cela; cela consistait à passer une branche dans l'ouïe et ensuite par la gueule du poisson, de sorte qu'il se trouvait suspendu. Le jeune garçon en avait une douzaine environ et qu'il était très fier de porter. Comme ils étaient sur le point de revenir à la maison, il survint un gros orage; il leur fallait traverser la rivière sur une pièce de bois équarrie que leur père avait placée d'une rive à l'autre. C'était un jeu pour les enfants de traverser sur cette pièce de bois en temps ordinaire; mais, cette fois, il avait plu et elle était glissante. Mon père passa le premier tout en parlant et sans regarder en arrière. Parvenu sur la rive opposée, il se retourna. Point d'adrien. Il vit de suite ce qui était arrivé. L'idée lui vint de courir au détour de la rivière, raisonnant justement que l'eau allait emmener le jeune garçon tout près de la rive. C'est ce qui arriva. Après s'être agrippé à une branche d'aune et dans l'eau jusqu'à la ceinture, il attendit. A un moment donné il aperçut la tête de l'enfant qui apparaissait et disparaissait tour à tour. Et quand il fut tout près de lui, mon père saisit les cheveux d'Adrien et le traîna sur la rive, ayant la précaution de le placer la tête plus basse que le corps. En quelques instants, l'eau fut expulsée de ses poumons et il suffit de quelques minutes pour qu'il fut en état de se rendre à la maison. Comme vous pouvez penser, il était tout consterné d'avoir perdu ses truites, mais autrement l'aventure n'eut pas d'autres suites fâcheuses. Cet incident ne l'empêcha pas dans la suite de continuer de suivre mon père à la chasse, à la pêche, partout. Plus tard, à une quarantaine d'années de cela, il disait à mon père: Si tu m'avais laissé noyer, ça m'aurait exempté beaucoup de misères et d'aventures. Comme de raison, c'était en riant qu'il disait cela, car je suis bien sûr qu'il les a beaucoup aimées ses aventures.

~~C'est mon père qui a écrit cela~~

C'est en 1847 (Adrien avait onze ans) que se produisit l'incident qui décida de toute sa vie. A présent, il était gros et robuste pour son âge. A ce moment, il travaillait avec son père, conduisant le cheval attelé à une charrette à deux roues; il charroyait des racines qu'il déchargeait dans une coulée. A un moment donné, soit hasard ou maladresse, une des roues de la charrette se trouva prise entre une pierre et une racine et se brisa. Le père, exaspéré, lui dit rudement: Tu as brisé la roue de la charrette; vas en gagner une. Sans

4

répliquer, le jeune garçon partit vers la maison. En le voyant arriver, sa mère lui demanda ce qui était arrivé. Il lui raconta tout et dit: maman, il faut absolument que je m'en aille. La mère se mit à pleurer et sans dire un mot alla chercher une chemise et une paire de culotte d'étoffe, qu'elle noua dans un grand mouchoir carreauté et lui dit: Vas, mais n'oublie pas ta mère. Le sort en était jeté; il l'accepta stoïquement comme c'était son habitude. Imaginez-vous un enfant de onze ans partir comme cela à l'aventure. Pour quelques instants, il en aurait frémi d'horreur, mais, heureusement, il ne connaissait pas l'avenir et s'en allait heureux de voir se réaliser ses rêves d'aventures.

Chapitre 2. Départ d'Adrien pour Chicago.

Nous le trouvons le lendemain à l'hôtel de St-François, tenu par son cousin Joseph Martineau qui lui avait donné l'hospitalité pour la nuit. Il avait dormi comme on dort à onze ans. Il n'avait aucun plan de formé et attendait le hasard sans savoir ce qu'il lui apporterait; il ne fut pas longtemps sans le savoir. Le lendemain, il y avait à l'hôtel un jeune homme qui, lui aussi, avait passé la nuit là. Il se nommait Napoléon Lamarche; il était venu pour embaucher des hommes pour un voyage qu'il voulait faire à Chicago. Deux ans^{avant} il était allé là et voulait y aller de nouveau. Il avait de l'argent qu'il avait fait dans le commerce des fournures et voulait partir aussitôt qu'il aurait pu se ramasser des hommes en nombre suffisant pour manoeuvrer les deux canots qu'il possédait déjà. Adrien saisit l'occasion avec joie, car il savait que son oncle Jérôme était allé s'établir à Chicago quelques années auparavant. Donc il s'empressa d'offrir ses services à Lamarche qui l'accepta tout de suite comme aide-cuisinier. Quelques jours seulement après, ayant tous les hommes qu'il lui fallait, ils partirent d'en haut de Québec où ils chargèrent tous leurs bagages, la moitié dans chaque canot, avec six hommes^{chacun}, et le jeune Adrien en plus. Quoique je ne puisse pas donner tous les détails de ce voyage, qu'entreprenaient ces hommes, il y en a cependant quelques-uns qui sont absolument indispensables pour faire comprendre toute l'importance de ce voyage, qui devait durer au moins trois mois. Premièrement, Lamarche avait fait promettre à tous ses hommes obéissance absolue, fidélité et promptitude à exécuter ses ordres. C'était indispensable à la bonne réussite du projet en vue. Ces hommes étaient tous des experts à la rame, d'une robustesse à toute épreuve, aguerris et endurcis par l'âpreté de ces travaux. Il va sans dire qu'il était impossible d'apporter de la nourriture pour 3 mois. Aussi, ils devaient dépendre sur ce que leur apporterait chaque jour, suivant les circonstances.

Ils étaient tous habitués à vivre au jour le jour; aussi, leur ingénuité leur faisait rarement défaut; ils avaient des fusils à plomb se chargeant par la gueule du canon, des munitions en quantité, des lignes pour pêcher et aussi des petites seines qu'ils nommaient des puises. Les hommes étaient tous occupés à ramer. Ce fut au jeune Adrien qu'échut le devoir de manoeuvrer les seines et les lignes qui traînaient tout le temps dans le sillage des canots. Il aimait son travail et y était particulièrement habile, avec toute l'expérience qu'il avait acquise dans sa plus tendre enfance; aussi, n'était-il jamais pris au dépourvu; il y avait toujours quantité de poissons, de beaux dorés, des achigans, des truites d'une grosseur comme il n'en avait jamais vue encore. Comme Lamarche connaissait bien le fleuve St-Laurent, il connaissait toujours le bon endroit pour camper. Quand il donnait le signal, on s'approchait de la rive, les canots étaient bien amarrés à des arbres et l'on préparait le campement pour la nuit. Aussitôt les hommes allumaient un grand feu tandis que le cuisinier et le jeune Adrien apprêtaient les poissons. Pendant ce temps Lamarche et un ou deux des hommes prenaient leurs fusils et allaient à la recherche du gibier: perdrix, lièvres, quelquefois même un chevreuil; et alors le festin commençait. Tous les jours, c'était à peu près la même chose et ce serait devenu monotone n'eussent ~~été~~^{été} que leurs ennemis les maringouins; avec eux, aucun moment de repos; les hommes fumaient tous et la fumée du tabac chassait les maringouins pour quelque temps; et ils entretenaient des petits feux sur lesquels ils mettaient des herbes vertes, ce qui faisait une fumée acre et épaisse; chacun des hommes à leur tour entretenait ces feux toute la nuit. Comme ça, les autres pouvaient dormir; ils avaient beaucoup besoin de sommeil après avoir ramé de 10 à 12 heures sans arrêts. Ce fut une grande joie pour tout le monde quand ils arrivèrent à Montréal. A l'exception de Lamarche, aucun des hommes n'avait vu Montréal. Lamarche avait calculé que ça leur prendrait une semaine à faire leurs achats, ce qui était nécessaire, et ensuite transporter leurs bagages et les canots en haut des rapides Lachine. Ce fut exact huit jours après, tout était prêt et ils s'embarquaient de nouveau. Aucun incident ne vint marquer leur voyage jusqu'aux chutes Niagara. Tous étaient émerveillés, surtout le jeune Adrien, à la vue de ces chutes gigantesques que les sauvages avaient nommées Niagara (grandes chutes). Là, il leur fallut deux semaines pour transporter tous leurs bagages et les canots. Les voyageurs appelaient cela Portage; tout le bagage se transportait à dos d'homme, par parcelles qui pesaient souvent plus de 200 livres; et il fallait les douze hommes pour transporter un seul des canots. Ils renversaient le canot et se

6

mettaient dessous, se servant de leurs têtes et de leurs épaules pour le porter la longueur de ce portage de plusieurs milles, ce qui nous donne une idée de l'endurance que ces hommes devaient avoir pour accomplir sans faillir un travail aussi ardu. Tout cela se faisait à la cadence du chant des anciens voyageurs. Adrien, lui, prenait des fardeaux proportionnés à sa taille. Deux semaines après, nos voyageurs s'embarquaient de nouveau à la tête des rapides de Niagará pour reprendre leur voyage qui, cette fois, devint plus pittoresque, car bientôt ils arrivaient aux Mille Iles. Une chance que Lamarche connaissait très bien son chemin, car ils se seraient perdus dans ce labyrinthe de canaux et d'îles. Pendant plusieurs jours ils louvoyèrent par ci par là et parvinrent à négocier ce trajet peut-être le plus difficile de leur voyage. Ils traversèrent le lac Erié dans toute sa longueur, pour enfin arriver à la rivière Ste-Claire, qui relie le lac Erié au lac Huron. Ils s'arrêtèrent une semaine à l'endroit nommé Sarnia de nos jours; ils profitèrent de ce séjour pour échanger de leurs effets avec les sauvages, qui venaient là pour rencontrer les commerçants de fourrures. Après s'être bien reposés, ils s'embarquèrent de nouveau, cette fois pour entrer dans le grand lac Huron. Deux ou trois fois sur ce lac, ils furent surpris par des tempêtes de vent et pluie tellement épouvantables que plusieurs fois ils pensèrent qu'ils allaient périr. Ils durent attérir et attendre quelques jours chaque fois que le temps se soit calmé avant d'embarquer de nouveau, ce qui les retarda de plus de 10 jours. Ce fut le Sault Ste-Marie qui fut leur étape suivante. C'était alors un petit fort où les sauvages venaient deux fois l'an échanger leurs fourrures pour des effets que les commerçants apportaient de Montréal. Là, Lamarche se défit de presque toutes ses marchandises, qu'il remplaça par des peaux de castor, de rats musqués, de visons, de renards, loutres et autres. Il était très satisfait de son voyage, qui avait été très lucratif. Quand vint le moment de continuer leur route, ils s'engagèrent dans l'embouchure du lac Michigan. Lamarche, en homme expérimenté, se décida de suivre la rive ouest sud-ouest, car il savait que les tempêtes venaient presque toujours du Nord Ouest et que de cette façon il serait continuellement à l'abri des gros vents. Il connaît le lac Michigan comme le plus traître et le plus dangereux des grands lacs, par ses tempêtes et ses bas fonds où sombrent des centaines de navires, grands et petits. En naviguant non loin de la rive, il pouvait toujours en quelques moments accoster et se mettre en sûreté. De cette manière, ils n'eurent jamais de trouble. A l'encontre des autres grands lacs, les rives étaient basses et sablonneuses, ce qui leur donnait un accès très

facile et très sûr. Deux semaines plus tard, ils arrivaient enfin à Chicago. Le voyage avait duré 120 jours; tous les hommes étaient en parfaite santé et de bonne humeur. En quelques jours, Lamarche eut disposé de ses pelleteries; ses dépenses toutes payées, il avait fait environ \$5,000. Il se proposait bien de repartir le printemps suivant pour retourner à Montréal; le jeune Adrien, lui, avait décidé de demeurer chez son oncle Jérôme et il voulait faire parvenir de ses nouvelles par Lamarche; mais Lamarche ne retourna jamais à Montréal; il se noya dans le lac Michigan en faisant la pêche; son corps fut trouvé dans un amas de débris jetés sur la rive par les flots. Il fut très regretté de tous ses hommes, en particulier du jeune Adrien. Ce fut un de ses hommes, Arthur Lauzon, qui prit le commandement de l'équipe le printemps suivant. Le jeune Adrien, ne sachant ni lire ni écrire, ne put pas cette fois-là envoyer de message à sa mère; et pourtant, il ne l'avait jamais oubliée. Il avait toujours dans son idée de lui faire parvenir de ses nouvelles par quelques voyageurs retournant au pays.

2^eme partie, chapitre 3^eme. L'oncle Jérôme.

Ici s'impose une longue digression afin que mes lecteurs comprennent parfaitement tout ce qui devait arriver par la suite. Il me faut retourner en arrière jusqu'à plusieurs années avant la naissance de mon oncle Adrien. Mon grand'père avait trois frères: Jérôme, Joseph et Louis. Grand'père était le plus âgé; il était grand de six pieds et trois pouces sans ses chaussures. Sa charpente était osseuse; il était plutôt maigre, ne pesant guère plus de 190 livres; ses mains aux longs doigts étaient noueuses; ses longs bras et ses jambes étaient bien musclés; il était doué d'une force herculéenne. Je ne rapporterai ici qu'un fait qui le prouve amplement. Un jour il avait décidé que le lendemain il irait au moulin à farine, faire moudre du blé. Mais quelle ne fut sa consternation le matin de s'apercevoir que son cheval était malade; il avait la tête basse, tremblait et n'avait pas mangé son avoine. Mais grand'père n'abandonna pas pour cela son plan d'aller au moulin; il emplit 4 sacs de blé, deux minot chacun; cela faisait 120 livres chaque sac. Il les attachait solidement avec une large ceinture de cuir que tous les hommes de ce temps-là possédaient, et à laquelle étaient fixés de solides anneaux d'acier. Il s'en servait pour les fixer solidement, de courroies de peau crue appelée babiche, et il partait avec ce lourd fardeau pour le moulin, qui était situé à environ trente arpents, à peu près un mille, en descendant la rivière. Quand son blé fut moulu, il chargea de nouveau ses sacs de farine cette fois et

s'en revint chez lui absolument sans fatigue. Vous comprenez la force et l'endurance qu'il lui fallait avoir pour accomplir une telle chose.: porter 480 livres sur un trajet de deux milles. Lui et ses frères tenaient leur force et leurs staturew de leur mère, qui était écossaise, du nom de Elaine McTavish; elle était grande de six pieds et forte comme deux bons hommes. Jérôme, lui, était moins grand de trois pouces, plus trapu et beaucoup plus pesant, bien musclé, pas trop gras; il pesait 260 et passait pour un très bel homme. Joseph tenait auberge au village de St-François; ^{gras} ~~gars~~, grand et fort lui aussi mais nous ne connaissons que peu de chose de lui, ainsi que de Louis, le dernier des frères de grand'père, sinon qu'ils étaient tous deux doux, et des hommes qui se mêlaient parfaitement de leurs affaires. L'auberge de Joseph était souvent le théâtre de bagarres et de batailles, mais lui-même n'y participait pas. Parmi les habitués de l'auberge de Joseph Martineau, il y avait un homme qui était à peu près l'égal de Jérôme par sa force et son adresse; il était aussi du même poids. Ils étaient amis et ils avaient souvent essayé de trouver lequel des deux pourrait soulever les poids les plus lourds, mais toujours sans résultat. Le nom de cet homme était Alexis Fournier. Cet homme habitué au dur métier de débardeur sur les quais de la basse ville de Québec, se faisait un jeu de charger sur son épaule un baril de lard pesant 300 livres, et de monter avec ce lourd fardeau les 243 marches de l'escalier qui conduit à la haute ville. Pour chaque baril, il recevait 25c; il faisait cela toute la journée, faisant les mêmes gages qu'un homme, son cheval et sa charrette. Je vous dis cela afin que vous connaissiez bien sa force. Souvent, il demandait à Jérôme, en amis: Sais-tu, Jérôme, quelques jours il faudrait que nous prenions une ronde. C'est ce qu'ils nommaient une bataille en règle. Tous deux savaient parfaitement la boxe et c'étaient de dignes adversaires. Jérôme voulait bien, mais il avait un vilain défaut; il prenait outre mesure des liqueurs enivrantes et parfois s'ennivrait. C'était cela que guettait Alexis. Aussi, un jour que Jérôme avait bu, quoiqu'il ne fut pas ivre, il n'était pas en état de se battre. A un moment donné, Alexis s'approcha de lui et le gouaillant, il dit à Jérôme: tu devrais être bon pour une ronde aujourd'hui.; quoique sachant qu'il n'était pas en état de se battre et ne voulant pas passer pour un lâche, il accepta. C'était ce que voulait Alexis. Le premier coup que lui porta Alexis à la figure, Jérôme fut renversé par terre. Un autre se fut contenté de cela, mais pas lui. Aussitôt que Jérôme fut tombé, il sauta dessus et l'abîma: des coups de poign à la figure et des coups de genoux dans la poitrine. Il lui cassa deux côtes. Jérôme, n'en

n'en pouvant plus, s'avoua vaincu, et alors les spectateurs dirent à Alexis de le laisser tranquille. Les amis de Jérôme le transportèrent à Québec où il fut soigné dans un hôpital. Sa force et sa jeunesse eurent raison des coups qu'il ^{avait} reçus et deux mois après, il pouvait retourner chez lui, encore faible mais prenant du mieux tous les jours. Il lui fallut trois autres mois avant qu'il fut parfaitement rétabli. Durant tout ce temps, il rencontra Alexis. Celui-ci, toujours en gouaillant, lui demandait s'il se sentait bon pour prendre sa revanche. Non, disait Jérôme; je ne suis pas pressé. Je te le dirai quand ce sera le temps. Cette bataille lui avait coûté \$800 et cinq mois de son temps. Il aurait préféré en rester là avec Alexis, mais celui-ci le gouaillait toujours. C'était inévitable qu'il devait un jour ou l'autre consentir à une nouvelle rencontre et c'est ce qui arriva. La journée où ils décidèrent qu'ils se rencontreraient le lendemain pour se battre, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Tout le monde des environs voulait ^{être} ~~être~~ là. C'était un combat, quelque chose comme de nos jours aller voir battre Jos Louis, Dempsey ou Maddock, car c'était vraiment une bataille de géants. Mon grand-père était à son ouvrage quand on vint lui apprendre la nouvelle. Laissant là son travail, il alla au village où il vit son frère Jérôme. Ecoute, Jérôme, lui dit-il; tu veux te battre; c'est ton affaire, mais tu sais ce qui t'est arrivé déjà. Si tu prends un seul verre de boisson, c'est à moi que tu auras affaire; il faut à tout prix qu'une telle chose n'arrive pas une seconde fois. Jérôme consentit à ne rien prendre, mais le lendemain matin il se rendit de bonne heure à l'auberge. Là, il se fit servir une bouteille d'eau par son frère Joseph qui comprit tout de suite la ruse. De temps à autre Jérôme se servait une rasade et faisait semblant de vouloir s'ennivrer. De loin, Alexis le guettait et souriait; ça faisait son affaire. La journée se passa comme cela; la bande de curieux augmentait d'heure en heure. Ça faisait de la peine aux amis de Jérôme de le voir boire comme cela. Pour eux, c'était la preuve qu'il allait encore se faire battre. Vers cinq heures du soir, Alexis alla voir Jérôme et lui demanda s'il était prêt. Je crois que oui, répondit Jérôme, mais avant, allons prendre un coup à la bar. C'était justement ce que voulait Alexis; il pensait: ça va être le coup qui va le rachever. Les verres étaient déjà remplis lorsqu'ils arrivèrent à la bar. Chacun prit le sien ils trinquèrent mais aussitôt, il arriva une chose inattendue. Au lieu de boire son verre et vif comme l'éclair, Jérôme laissa tomber son verre et du même coup, asséna à la figure d'Alexis, un coup capable d'assommer un boeuf; c'était tout comme la ruade d'un cheval.

Il va sans dire qu'Alexis fut renversé à demie inconscient avant qu'il revienne à lui. Jérôme sauta dessus et à son tour le frappa de nouveau à la figure; alors, Alexis se tourna la figure vers le plancher mais sans aucun résultat. Le saisissant par ses longs cheveux, Jérôme le tourna la figure vers lui et le frappa de ses poings sur les yeux, la bouche et le menton. A chaque coup, le sang jaillissait à plusieurs pieds de distance. Ensuite, il lui enfonça ses genoux dans les côtés. Les spectateurs étaient remplis d'horreur en entendant craquer les os des côtes. Ils voulaient absolument que Jérôme abandonna la partie, mais mon grand-père était là au premier rang qui repoussait ceux qui voulaient essayer de séparer les combattants et il leur disait: quand il y a dix-huit mois Alexis a battu Jérôme, pas un seul n'a levé la main ni la voix pour les séparer. Eh bien, à présent, laissez-les faire. Quand Alexis sera vaincu, la bataille ne cessera pas avant et si quelqu'un ose avancer, c'est à moi qu'il aura affaire. A un moment donné, Alexis, qui se sentait ~~faiblement~~ affaiblir par le sang qu'il perdait et les coups qu'il recevait, se décida à demander à voix basse que ça cesse. Alors, Jérôme se leva. Les amis d'Alexis le transportèrent au plus tôt chez le docteur, qui jugea opportun de le mener au plus tôt à l'hôpital, à Québec. Il y demeura six mois. Quand il sortit de là, il n'était plus que l'ombre de lui-même; il ne put jamais reprendre son travail habituel. Il poursuivit Jérôme en cour et obtint \$2,000 de dommages, mais les amis de Jérôme firent ^{une} ~~un~~ collecte et payèrent tout. Soit remords ou honte, Jérôme perdit sa gaieté habituelle et décida de quitter St-François et d'aller s'établir à Chicago. Les voyageurs qui revenaient de temps à autres en parlait avec avantages. L'Ouest s'ouvrait avec ses vastes plaines de prairies vierges et il résolut de vendre ses propriétés et de partir. Par cette vente, il réalisa plusieurs milliers de dollars. Il s'arrangea avec un parti de voyageurs qui consentirent à l'emmener, lui, sa femme et ses deux petits garçons âgés respectivement de 5 et 7 ans. Je ne décrirai pas toutes le péripéties de leur voyage; c'était par le même chemin et les mêmes endroits par où passa, 15 ans plus tard, le jeune Adrien, et que j'ai déjà décrits suffisamment. Ils arrivèrent à Chicago vers la mi-septembre. Aussitôt, Jérôme mit sa femme et ses deux petits garçons dans une maison de pension et partit à la recherche d'une terre qu'il pourrait acheter. Dix jours plus tard, il avait trouvé ce qu'il lui fallait 640 acres de belle terre, bien planche, où, de la maison, l'on pouvait voir toute la propriété, des bâtiments de ferme en bon ordre, une vingtaine de têtes de bestiaux et beaucoup d'outils.

tout pour la somme de \$6,500. Cette ferme appartenait à une jeune femme laissée veuve avec deux enfants en bas âge; son mari était mort dans un accident et elle préférait vendre. Aussi les marchés furent vite bâclés. Jérôme vint chercher sa famille et ils s'installèrent tout de suite. Trois ans après sa femme mourut presque subitement. Sans se laisser abattre, il mit ses deux enfants, de 8 et 10 ans, chez les soeurs dans la banlieue de Chicago et s'engagea en homme cuisinier et continua comme ça sa culture douze autres années. Il fit alors venir ses deux garçons. Il avait acquis une jolie aisance et parlait de se retirer et de laisser sa terre à ses deux garçons, ce qui ne devait jamais arriver; ce que nous verrons dans les chapitres suivants. C'est alors qu'arriva le jeune Adrien.

Chapitre 4. Arrivée du jeune Adrien chez Jérôme

Après avoir reçu de Lamarche ce qui était convenu pour gages, soit 50c par jour, il se trouva en possession de \$60. Ça lui paraissait beaucoup, lui qui n'avait jamais gagné d'argent auparavant. Après avoir gardé que quelques pisatres qu'il mit dans son gousset, il couvrit le reste dans une poche de sa chemise, ne voulant pas avec justesse faire voir son argent à personne. Après avoir donné rendez-vous à ses compagnons de voyage à une place que tous connaissaient, il partit à la recherche de son oncle. La deuxième journée, après avoir couché dans un hangar à bois, il arriva à une place où les fermiers venaient vendre les produits de leur ferme. Tout en marchant pour traverser la place, il lui sembla entendre parler français. Il ne comprenait pas l'anglais, aussi fut-il tout réjoui. Il s'approcha des deux hommes qui parlaient ensemble et, après s'être excusé, il s'informa s'ils connaissaient Jérôme Martineau. Le hasard voulut que c'étaient des amis de Jérôme et qu'ils demeuraient pas loin de lui. Ils offrirent à Adrien de le conduire là s'il voulait attendre qu'ils aient fini de vendre ce qu'il leur restait de produits. Deux heures après, ils partaient tous trois. La résidence de Jérôme était située à environ 10 à 12 milles au sud-ouest de Chicago, le long de la rivière St-Louis. Quand ils arrivèrent, le soleil n'était pas encore couché; les deux hommes, qui étaient le père et le fils, étaient ^{des} habitués de la maison; aussi, furent-ils reçus en amis. Le jeune Adrien se nomma à son oncle qui, aussitôt, lui demanda des nouvelles de ses frères et des amis de St-François. Ne voulant pas s'attarder davantage, les deux étrangers se retirèrent. Jérôme fit entrer le jeune Adrien et l'introduisit à ses deux fils, qui regardèrent avec une certaine curiosité ce cousin qui, quoique

si jeune, venait de si loin. Tous les trois devinrent bientôt de très bons amis. Adrien allait avoir 12 ans le printemps suivant, mais paraissait en avoir 16 ou 17 tant il était gros et avait la poitrine bombée comme un baril. Quand il se lavait, ses cousins observaient les muscles de ses bras et admiraient en silence ce jeune garçon si intelligent et réservé et au physique si bien proportionné, dans ce temps où la force physique primait tout. C'était suffisant pour se faire des amis des deux fils de Jérôme, qui étaient de fiers gaillards. Josaphat, le plus âgé, 22 ans, dépassait 6 pieds et était bâti en Hercule. Il avait souvent chargé sur ses épaules des poids de 500 livres. Lui et son frère Néciphore savaient parfaitement la boxe que leur père leur avait enseignée, car il était très important de savoir ce défendre dans ces temps reculés. Néciphore, lui, était plus grand et aussi plus souple; il tournait des somersaults sans toucher la terre et frappait le plafond de son talon. Tous deux pesaient environ 250 livres et étaient des adversaires redoutables, comme nous le verrons par la suite. Après que le train de la grange était fait, les trois jeunes gens allaient chasser et s'exercer à tirer du fusil. Il va sans dire qu'ils devinrent très habiles à ce genre de sport et purent marier leurs balles à 300 pas. C'est ainsi que se passa tout l'hiver de 1847-1848. L'été suivant, le jeune Adrien avait ses douze ans accomplis; il aida à faire les foins. On lui enseigna à faire les meulons et, comme ce travail était le moins dur, ce fut à lui qu'on le donna. Ce travail consistait à demeurer sur le meulon et recevoir le foin, et à le placer correctement, foulant toujours plus dur le milieu; comme cela, quand les meulons étaient finis, bien pointus, les côtés étaient peignés avec des râteliers à main et l'eau ne pénétrait pas dans le foin. Le dernier travail consistait à attacher des blocs de bois à des ficelles; ensuite on jetait l'un des blocs par-dessus le meulon pour qu'il retombe de l'autre côté, ayant soin cependant qu'il soit à environ 3 pieds de terre, car le meulon allait baisser en foulant. Ces ficelles et blocs étaient nécessaires pour empêcher les grands vents de jeter le dessus du meulon en bas, ce qui aurait permis à l'eau de pénétrer dans le foin et de le gâter. Les trois jeunes gens aimaient leur ouvrage mais rêvaient d'aventures. Qui n'a pas eu ces moments de nostalgie pour le nouveau? Pour eux, c'était l'atavisme, plus encore que d'autres choses, et ça devait l'emporter sur l'amour de la terre, comme nous le verrons bientôt.

Chapitre 5ème. Départ pour St-Paul

Durant l'hiver qu'il avait passé chez son oncle Jérôme, le jeune Adrien était retourné à

Chicago 2 ou 3 fois et y avait rencontré ses compagnons de voyage. C'est alors qu'il apprit la mort de Lamarche. Aussi, il résolut de partir de chez son oncle et d'aller plus à l'Ouest, en quête de nouvelles aventures. Il avait rencontré des voyageurs qui étaient revenus à Chicago pour quelque temps et n'attendaient que l'occasion de retourner. Ils racontaient des histoires fabuleuses sur ces vastes prairies, qui étaient littéralement couvertes de ~~buffles~~ buffles ou bisons, aussi nommés buffaloes. A leurs dires, c'était par millions qu'ils les rencontraient, n'importe quand et n'importe où, ; ils n'avaient qu'à en tuer pour se nourrir de leur chair. Ces récits étaient bien faits pour enflammer l'imagination des jeunes gens déjà avides d'aventures. Aussi un jour, le jeune Adrien et ses deux cousins résolurent d'en parler à l'oncle Jérôme. Tout d'abord, Jérôme fut peiné d'apprendre que les jeunes gens ne se plaisaient pas avec lui sur la terre. C'était à la fin d'août 1848; il y avait justement une centaine d'hommes qui se préparaient à partir pour St-Paul, qui n'était alors qu'un petit campement de voyageur. Ils s'embarquèrent avec eux. L'oncle Jérôme donna une somme d'argent à chacun de ses garçons; le jeune Adrien, lui, avait des économies qu'il se proposait bien d'employer profitablement. En plus, Jérôme lui avait remis un montant semblable à celui qu'il possédait déjà. Alors, les trois jeunes gens partirent avec les autres voyageurs. La première étape fut la Prairie du Chien, l'endroit le plus rapproché du fleuve Mississipi. Rendus là, une cinquantaine s'embarquèrent sur une barge à vapeur. C'était un bateau à fond plat qui était conduite par de grandes roues à palettes qui battaient l'eau, faisaient avancer le bateau; elles étaient actionnées par la vapeur. C'était nouveau; aussi, les voyageurs étaient-ils enchantés. Le reste des autres de la troupe durent se servir de grandes chaloupes à rames pour faire une partie du voyage, car il était convenu avec le capitaine de la barge, qu'il reviendrait aussitôt que possible à leur rencontre pour les prendre à son bord et les conduire à St-Paul. C'est ce qui arriva. A présent, suivons la barge avec ses occupants. Ce n'était pas toujours tout du plaisir; d'abord, il fallait de temps en temps accoster pour se faire une provision de bois sec, pour l'engin qui actionnait les grandes roues. Alors, toute la troupe s'y mettait et, quand ils avaient suffisamment de bois de chargé, on reprenait à remonté le courant du Mississipi. Les rives du fleuve étaient pittoresques. Par endroits, c'était à pic, avec des couches de galets superposées; ces couches étaient de toutes les couleurs imaginables. Ailleurs, le fleuve s'élargissait à perte de vue. Des bandes d'oiseaux étaient toujours visibles à tous les instants du jour: canards sauvages, outardes, grues et toutes sortes d'autres. Comme il leur fallait voyager que de clarté, le soir

ils accostaient pour le campement de nuit. Alors, quelques hommes s'en allaient à la chasse. Presque toujours, ils revenaient avant longtemps avec du gros gibier. Nos trois jeunes gens ne manquaient jamais cela. Ce fut pendant une de ces chasses qu'ils tuèrent leur premier buffalo. Tout fiers, ils revinrent chercher assez d'hommes pour pouvoir transporter toute la viande de cet animal, qui parfois pèse au-delà de 1000 livres. Ils eurent de la viande fraîche pour plusieurs jours. Ce serait inutile de raconter tous les épisodes du voyage, mais, un mois après leur départ, ils débarquaient à St-Paul. Sans être une grosse ville, St-Paul était située au pied des chutes St-Antoine. Il était impossible d'aller plus loin en bateau. C'était là que les aventuriers qui allaient plus loin dans les prairies du territoire des Dakotas échangeaient leur fourrures, ainsi nommé pour les sauvages qui l'avaient habité plusieurs années auparavant. Ces gens revenaient avec de gros voyages de peaux de buffalos, cayotes et beaucoup d'autres. Il avait à peine quelques jours qu'ils étaient arrivés, qu'ils firent rencontre d'un homme qui voulait engager une cinquantaine d'hommes pour aller couper des billets plus au nord dans le Minnesota; il offrait un bon prix, garantissait de bons lits et de la bonne nourriture. L'offre leur parut alléchante; ils l'acceptèrent. Tous les préparatifs terminés, ils partirent tous les trois, car le jeune Adrien ne voulait pas laisser ses deux cousins. Cette fois encore, il s'engagea comme aide cuisinier; il aimait cela; le travail n'était pas trop ardu, et ça convenait parfaitement à son caractère tranquille et aussi à son âge. N'étant jamais mêlé au reste des hommes, ses deux cousins n'étaient pas inquiets de lui. Les hommes se rendirent dans la forêt; ils bâtirent un camp. Quand tout cela fut fini, ils étaient déjà rendus à la mi-novembre; la terre était gelée et c'était le temps de commencer à couper les arbres. C'étaient des forêts de beau pin blanc; les plus gros arbres avaient environ 3 pieds de diamètre sur la souche. Les travaux avançaient rapidement. Bientôt il fallut avoir des traîneaux et des chevaux pour faire le charroyage. C'est là que les hommes s'aperçurent que les deux frères Martineau étaient des hommes extraordinaires. Pour charger les traîneaux, ils se servaient rarement de leviers; un à chaque bout du billot, ils le soulevaient sans effort apparent, et, l'un après l'autre, les entassaient sur les traîneaux. Jamais de connaissance d'homme, ça ne s'était vu encore. Quand arrivait le soir, on se serait attendu à les voir fatigués, mais non pas eux. Leur nourriture consistait de viande d'orignal, de caribou et de cerf, souvent aussi de buffalo, quoique ce ne fussent pas dans ces forêts que les grosses bandes se trouvaient; mais ils en mangèrent tout l'hiver durant. Les prouesses des frères Martineau, comme cela arrive toujours, excitèrent

la jalousie des autres hommes, au point qu'ils auraient bien voulu leur céder des embarras. Les circonstances se chargèrent de décider la chose. Il arriva au champ des bûcherons, deux hommes, deux bullys, aussi gros que les Martineau et qui, partout où ils allaient, leur parole faisait loi. Ils ne se gênaient pas pour être grossiers et lancer des injures par la tête de n'importe qui. Personne n'osait relever les injures, car si quelqu'un voulait leur faire face, ils se faisaient assommer par ces deux énergumènes. Les choses en étaient là quand, un soir, après le souper, l'un des boullys s'attaqua à Naciphore Martineau et lui dit, d'un ton qui n'admettait pas de réplique: vas porter mes chaussures près du poêle pour qu'elles sèchent. Au lieu d'obéir, le jeune homme tourna le dos et feignit n'avoir pas compris. Alors, l'étranger, furieux, se préparait à lui lancer un coup de pied par en arrière. Heureusement que Josaphat vit cela et fit signe à son frère d'esse retourner. Il comprit tout. Se retournant, vif comme l'éclair, il saisit la jambe déjà levée de l'étranger, et la levant aussi haut qu'il put, l'homme tomba sur l'arrière du cou. Un autre que lui se fut cassé le cou, mais pas lui. Après quelques secondes d'étourdissement, il se releva d'un bond. Mais Naciphore l'attendait. Avant qu'il eut le temps de parer le coup, il asséna à la figure de l'étranger, un coup de poing devant lequel aucun n'eut été capable de rester de bout. L'homme s'affaissa sans connaissance. C'était le (knock ^{cut} ~~cut~~) favori de Naciphore. Pendant ce temps, l'autre bully voulait aider son compagnon. C'est ce qu'il essaya de faire, mais Josaphat le guettait. Le premier pas qu'il fit pour attaquer son frère le trouva face à face avec le jeune homme. Devant la science de la boxe de Josaphat, il ne pouvait porter aucun coup; aussi, se sentant chauffé, il se borna à se défendre le mieux qu'il pouvait, mais ce fut en vain. Voyant une ouverture favorable à travers la garde de l'étranger, il lui lança un ~~mm~~ de ses coups favoris. Il s'attendait à le voir s'écrouler tout d'une pièce, mais il n'en fut rien, qu'étourdi. L'homme demeura debout et Josaphat dut le frapper de nouveau, d'abord sur un oeil et tandis que sa tête était poussée en arrière par le coup, de son poing gauche il le frappa à la pointe du menton. C'était le coup de grâce. Les genoux de l'étranger plièrent sous lui. ~~Mm~~ Mais, il arriva une chose inouïe; avant qu'il touche la terre, Josaphat l'avait saisi par les flancs, et le levant au bout de ses bras au-dessus de sa tête, il le fit tourner deux ou trois fois et le lança une distance de 20 pieds, où il alla frapper le mur du camp fait de grosses pièces de bois brut. Le lendemain, les deux bullys quittèrent le camp en jurant de revenir et de tuer les deux frères Martineau à coups de fusil ou de couteau, mais ils n'en

(10)

eurent jamais le courage. Après cela tous les hommes du camp applaudirent les 2 frères et ne pas s'empêcher d'admirer de si beaux exploits. Le jeune Adrien, lui, admirait lui aussi à sa manière tranquille la force physique de ses deux cousins et il se sentait en sécurité avec eux. Aussi, ne voulait-il jamais les quitter; il se serait senti trop seul; il n'aurait ses 13 ans que le printemps prochain. Aussi faisait-il sa besogne sans que personne ne le remarquât; il attendait toujours l'occasion de réaliser ses rêves d'aventures, qu'il voyait toujours si près et quand même si loin. Il entendait parler des merveilles que renfermait le pays plus à l'ouest encore. Si je pouvais donc, disait-il, devenir un homme comme les autres; mais il faut bien que j'attende que les années se passent. Il ne s'ennuyait pas et cependant il pensait souvent à sa mère et à ses frères et à ses sœurs. En plus d'aide cuisinier, le jeune Adrien était aussi le principal pourvoyeur des provisions de la cuisine. C'était lui qui allait chasser le gros gibier. Aussi, deux ou trois fois par semaine, il prenait un cheval et un traîneau et s'en allait rarement plus d'un mille. Il y avait toujours de gros animaux en abondance; quelquefois il apercevait une petite bande de buffalos qui broutaient autour d'un petit lac. Comme de raison, le lac était gelé, mais l'herbe ayant poussé plus haute qu'ailleurs à cause de l'humidité abondante, ces animaux n'avaient qu'à gratter dans la neige avec les sabots de leurs pattes de devant; et, comme ils avalaient nécessairement de la neige en mangeant, ça leur suffisait; ils n'avaient pas besoin de chercher d'eau. Adrien s'approchait doucement, choisissant son animal, un jeune de 2 ou 3 ans de préférence parce que sa chair était très tendre; il l'abaissait d'un seul coup de fusil. Il les frappait presque à tout coup d'une balle à travers l'épaule et le cœur. Les autres ne s'enfuyaient pas, et s'il en voulait plus qu'un, il n'avait qu'à tuer celui qu'il voulait. Il ne lui fallait que quelques minutes pour leur enlever la peau, les vider des entrailles, couper les quartiers, sans les scier parce qu'il les coupait dans les joints des pattes, du cou, des épaules et de l'épine dorsale. Prestement, il chargeait sa viande sur son traîneau. Comme il fallait environ 100 livres de viande par semaine pour nourrir ces 50 hommes, vous aurez une idée de toute l'importance de ce travail, qu'Adrien aimait beaucoup. Les autres hommes aussi tuaient quelque fois des animaux. Le contremaître leur permettait d'emporter leurs fusils, et c'était souvent un orignal, un cerf ou un caribou qui passait à portée de leurs fusils. Alors, c'était un animal mort; ces hommes, experts à la chasse, manquaient rarement leur coup. Ces hommes faisaient des travaux très ardues, aussi avaient-ils besoin d'une nourriture succulente pour les soutenir en état.

C'était Adrien et le cuisinier qui dépeçaient cette viande et préparaient tous les repas. Il y avait toujours sur le grand feu un grand chaudron où cuisait de la viande; ils n'étaient jamais pris au dépourvu. C'était à cette condition qu'ils pouvaient conserver leur emploi. L'hiver passa rapidement de cette façon-là; le printemps arriva et avec lui les belles journées ^{chaudes} ~~communes~~ du mois d'avril. Les hommes durent abandonner leur chantier car il devint impossible de continuer leur travail dans cette neige fondante. Aussi, chargèrent-ils sur leurs traîneaux ce qui pouvait s'emporter, et ils prirent la route qui les conduisit de nouveau à St-Paul. Ils apportaient les peaux de tous les animaux qu'ils avaient tués durant l'hiver, ce qui, converti en argent, leur rapporta une jolie somme chacun, en plus de leurs gages. Chacun avait son ballot de fourrures solidement empactées, lié avec des lanières de babiche ou peau crue, comme c'était la façon des trappeurs habiles et expérimentés, qui connaissaient toutes manières de faire une chasse profitable. Les trois jeunes gens n'attendaient plus que les rivières fussent débarrassées de leurs ^{glaces} ~~galces~~ pour commencer la (drive) descente des billots. Quelques jours plus tard ils reçurent l'ordre d'aller procéder au roulage des billots à la rivière. Tous ces billots avaient été impilés sur les bords de la rivière qui formait la tête du Mississippi; il s'agissait de les jeter à l'eau, qui faisait le reste. Après que tous les billots furent à l'eau, le travail était comparativement facile. Il s'agissait de les suivre à la dérive, de décrocher ceux qui restaient. Pour ce travail, ils se servaient d'outils appelés barres d'inspeck, sorte de levier avec une tige de fer fixée dans le bout. Je vous donne tous ces détails parce que nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs. Tout se fit promptement. Tandis que ces hommes procédaient en haut des chutes St-Antoine, c'est-à-dire St-Paul, d'autres ramassaient les billots après qu'ils étaient descendus dans les chutes et les formaient en (cageux). Ça consistait à les entourer d'une grande ceinture faite de billots attachés ensemble par de fortes chaînes. Cette ceinture était aussi nommée "boom". C'est sur l'un de ces (cageux) qu'embarquèrent Adrien et ses deux cousins. Adrien toujours aide-cuisinier; ses deux cousins, plus robustes, furent employés aux rames et au gouvernail, qui consistait d'une longue pièce de bois fixée à l'arrière par une tige de fer enfoncée dans un gros billot de la ceinture ou (boom). Le gouvernail était absolument nécessaire pour conduire ce cageux au fil de l'eau. Quand tout allait bien, le gouvernail suffisait, mais quand le cageux ou radeau touchait une batture ou banc de sable, alors les rames devenaient nécessaires pour le dégager. Quelquefois, même à force de rames, c'était impossible de le dégager; alors, il fallait attendre que l'eau monte,

(10)

souvent
ce qui arrivait très ~~souvent~~, l'eau, soulevant le cageux, il passait par-dessus le banc de sable. Je vous disai que les hommes, pour recevoir leur salaire, devaient descendre le cageux jusqu'à St-Louis, où des remorqueurs les accrochaient et les descendaient jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Mais, rendus à St-Louis, les hommes recevaient leur salaire et revenaient en barge à vapeur à St-Paul en reprendre un autre, et comme cela presque tout l'été. Les trois cousins étaient satisfaits sur leurs cageux; c'était un peu monotone, mais pour faire diversion, ils pêchaient. Ils avaient des lignes qui traînaient tout le temps autour du cageux, et c'était souvent qu'il y avait de grosses anguilles accrochées à leurs lignes. Il y avait sur le cageux une petite cabane faite de planches qui servait de cuisine et aussi de place pour dormir et se mettre à l'abri de la pluie. Ils ~~avaient~~ avaient aussi un pilote qui connaissait parfaitement le chenail, les guidait presque infailliblement à travers ces méandres de bancs de sable, de vieux troncs d'arbre submergés, ce qui rendait la navigation difficile parfois; mais, ils s'en tiraient toujours assez bien, grâce à leur guide, qui était un homme expérimenté. A quelque temps de là, il arriva au jeune Adrien une aventure qui aurait bien pu lui coûter la vie. Etant à lever ses lignes, il y avait à l'une d'elle un poisson d'une grosseur peu ordinaire, et, en essayant de l'amener sur le cageux, le jeune garçon tomba à l'eau et se trouva enchevêtré dans ses lignes, incapable de s'en débarrasser. Tout seul, il aurait probablement péri si ce n'eût été la présence d'esprit de son cousin Naciphor. Il avait vu tomber Adrien. Sans prendre le temps de se dévêtir, il plongea. Ne sentant pas le corps d'Adrien là où il l'avait vu tomber, il tira à lui les lignes à pêcher. Alors surgit le jeune garçon immobilisé et comme ficelé par elles. Ce fut l'affaire d'un instant pour Naciphor de grimper sur le radeau, d'y monter Adrien et de le débarrasser de ses entraves. Il n'arriva aucun autre incident jusqu'à St-Louis, où ils délivrèrent leur cageux à ceux qui devaient en prendre soin dorénavant. / Le bateau qui devait les ramener à St-Paul ne devait arriver que dans quelques jours. Aussi, pour tuer le temps, les deux cousins d'Adrien firent-ils le tour de toutes les buvettes. Ils avaient toujours pris de la boisson mais modérément; mais là, ce fut une vraie orgie. Ayant de l'argent à dépenser, ils s'en donnèrent à coeur joie. Imaginez-vous cette multitude gens de toutes les races, couleurs et religions, sacrant, jurant, se lançant toutes sortes d'injures par la tête sans se connaître. Les jeunes gens ne provoquaient jamais personne, mais à la moindre injure à leur adresse, surtout les mots S.O.B., ils avertissaient le gaillard de fermer sa gueule ou ils allaient la fermer

19

pour lui. Leur réputation d'hommes forts les avait précédés, mais ce n'était pas toutes les gens qui les connaissaient; et il y eut plusieurs parmi eux qui firent connaissance des frères Martineau avec leurs poings. Aussi, tous ces hommes qui ne connaissaient que la force brutale comme maîtresse, résolurent-ils d'aller en bande pour maîtriser ces deux frères, qui se tenaient toujours ensemble et ne semblaient ne rien redouter. Les deux jeunes gens se doutèrent de quelque chose quand ils virent venir à eux une cinquantaine d'hommes. Ils se saisirent chacun d'une barre d'inspeck, l'outil que je vous ai déjà décrit, et sans leur demander ce qu'ils voulaient, ils commencèrent à faucher les rangs de leurs adversaires. Après qu'ils en eurent renversé une vingtaine, les autres s'enfuirent et les deux frères demeurèrent maîtres du terrain, pour cette fois du moins. Les choses commencèrent à se corser mal, quand la barge qui devait les ramener à St-Paul arriva. Ils s'embarquèrent, le jeune Adrien et ses deux cousins, ce qui coupa court à toute nouvelle altercation; mais les choses ne devaient pas en rester là. C'est ce que nous verrons par la suite, mais n'anticipons pas.

Le capitaine de la barge sur laquelle nos trois jeunes gens remontèrent à St-Paul se nommait Maxime Lejeunesse, acadien de naissance; il possédait une certaine aisance. Le bateau lui appartenait. Il avait avec lui, sur le bateau, sa femme et sa fille Adéline, âgée de 20 ans. Elle était grande, svelte; ses manières étaient gracieuses. Ses parents réalisaient tous les dangers que courait une telle personne en compagnie de toutes sortes d'hommes. Aussi, ils auraient bien voulu la marier à un homme capable d'en prendre soin. Aussitôt qu'ils eurent fait la connaissance des deux cousins d'Adrien, ils pensaient avoir rencontré le type d'homme qu'il fallait à leur fille. Mais, comme la jeune fille, en personne avertie, se tenait toujours à l'écart, les choses en seraient restés là si ce n'eût été la jeunesse et la fougue de Josaphat. Il avait remarqué et aimé tout de suite cette belle fille de race blanche, la première qu'il vit depuis son départ de Chicago. Comment faire pour lui parler? Aussi, en homme intelligent, il résolut d'en parler tout de suite au père de la jeune fille. Aux premiers mots qu'ils lui adressa, le père lui dit franchement l'ambition qu'il avait pour sa fille, et convint qu'il arrangerait les choses pour que les deux jeunes gens aient ensemble un entretien privé. Le résultat de cet entretien fut que la jeune fille permit au jeune homme de lui faire la cour, à condition toutefois que ce ne fut jamais hors de la vue de ses parents. Josaphat fut frappé de tant de sagesse de la part d'Adéline.

Ce n'est pas mon intention de donner ici les détails de cette idylle qui s'ébauchait, car mon premier but est d'écrire une histoire d'aventures, mais ces faits sont nécessaires à la compréhension de ce qui va suivre. Il y avait sur le bateau un prêtre français, le Père Janet qui s'en allait à St-Paul; quand le bateau arriva à St-Paul, c'est lui qui bénit le mariage de Josaphat Martineau et d'Adéline, comme l'attestent les records de la paroisse St-Paul. Aussitôt, les jeunes mariés s'achètent une maisonnette en dehors de la petite ville et s'y installent. Je ne parlerai ni de leur bonheur ni de leurs projets d'avenir, qui ne devaient jamais se réaliser. Une chance qu'ils ne connaissaient pas l'avenir parce qu'ils auraient frôlé. Le jeune homme prit de l'emploi avec un contracteur de maisons à St-Paul; il voulait être près de son Adéline. Il travailla tout l'hiver 1849-1850 à cet emploi. Pendant ce temps, le jeune Adrien et Naciphor, laissés seuls par la décision de Josaphat de se marier, décidèrent de ne pas retourner l'hiver au chantier où ils étaient allés l'hiver précédent. L'amour d'aventures nouvelles prévalut encore une fois sur tout le reste et, à l'automne, ils s'arrangèrent avec une bande d'hommes pour aller faire la chasse dans l'ouest de Minnesota et le territoire des Dakotas. Raconter toutes leurs aventures durant cet hiver de 1849-1850 serait assez long pour faire un gros volume par elles-mêmes. Au printemps de 1850, le jeune Adrien allait avoir ses 14 ans. Partout où il allait, il passait pour un jeune homme beaucoup plus âgé qu'il l'était en réalité, quoiqu'il fut encore imberbe. Sa force et son adresse à toute sorte de travail faisait qu'il tenait sa place avec n'importe quel homme, étant réservé et d'un caractère tranquille. Il s'exempta beaucoup d'ennuis en se mêlant de ses affaires. Il avait acquis l'estime de ses compagnons de chasse. Toujours prêt à donner un coup de main au besoin, il se faisait aimer de tous. Deux ou trois fois durant l'hiver, il avait par son adresse sauvé la vie à des chasseurs qui sans cela auraient gelé. Ces choses-là le faisaient aimer de ses compagnons. Pour sa part, il fut grandement satisfait de cet hiver d'aventures. Quand ils revinrent au printemps, ils auraient bien voulu reprendre leur travail sur les caugeux, mais ils ne voulaient pas le faire sans Josaphat, qui ne se laissait pas convaincre de laisser sa femme, qui était enceinte, et d'aller avec eux. Il leur disait: allez-y vous autres, mais je ne puis pas la laisser seule. Adéline en faisait une maladie. A la fin, à force de le tourmenter, ils le gagnèrent. Il engagea une femme pour rester avec Adéline après avoir promis qu'il ne ferait qu'un seul voyage. Il partit donc avec son frère et le jeune Adrien. Sa jeune femme ne devait jamais le revoir. Pour piquer au plus court,

ils arrivèrent sains et saufs à St-Louis, où malheureusement les deux frères se remirent à boire et à se battre. La jalousie et la haine à leur égard s'étaient accentuées, si possible. Aussi, les hommes de St-Louis décidèrent-ils de se débarrasser des deux frères pour toujours et de les tuer. Les deux frères avaient un soidisant ami du nom de Charley Bailey. Celui-ci promit aux adversaires des frères Martineau de les leur livrer. Il buvait souvent avec eux; donc, il arrangea deux bouteilles de brandy mêlé de stupéfiant; pour lui-même, c'était une bouteille d'eau colorée. Le soir venu, il s'atabla comme d'habitude avec eux et ils commencèrent à boire. Les deux frères n'avaient bu que le tiers de leur bouteille quand ils commencèrent à se sentir paralysés. Ils essayèrent de parler; impossible d'articuler un seul mot. Essayant de se lever, ils retombèrent sur leurs chaises; alors, ils comprirent tout. Alors, Bailey, content d'avoir réussi, sortit. 10 ou 12 hommes déterminés l'attendaient dehors. Alors, il se passa une scène si terrible que la plume se refuse à la décrire. Les hommes entrèrent armés de bâtons et de barres d'inspeck et fonçèrent sur les deux frères impuissants à se défendre. Ils les frappèrent à coups redoublés sur la tête et tout le corps. Telle était la force des frères Martineau que sous les coups, ils reprenaient connaissance. C'était un spectacle affreux de voir ces deux hommes à demie morts se dresser malgré leurs nombreuses blessures, et pour un instant faire face à leurs adversaires. Alors, ceux-ci reculaient terrifiés, craignant que malgré leurs horribles blessures, ces deux géants ne les exterminent tous. C'est pendant un moment de lucidité passagère que Bailey se trouvant à la portée de Josaphat, celui-ci lui envoya son pied dans la poitrine. Bailey s'écroula en se tordant dans de terribles douleurs. Quelques instants après, il mourait dans une agonie affreuse. Alors, les misérables, voyant dans la mort de Bailey un prétexte pour achever les deux frères, sans crainte qu'il ne leur soit rien fait, se mirent sur eux et, après quelques instants, ils les laissaient pour morts. Il y avait parmi ces hommes un type qui n'avait assisté à la tuerie que comme spectateur; ces affaires-là lui répugnaient. Quand les autres furent partis, il alla trouver le jeune Adrien, qu'il savait être le cousin des deux frères, et lui raconta tout. Il alla avec le jeune homme là où gisaient les deux frères. Là, ils s'aperçurent que Josaphat avait déjà cessé de vivre. Naciphor respirait encore. Ils le transportèrent chez le médecin, qui lui donna les meilleurs soins qu'il put, tandis que les deux hommes allaient creuser une fosse dans un endroit désert et inhumaient le corps de Josaphat. Adrien, la mort dans l'âme, marqua la fosse d'une tige de fer sortant de terre de 3 pieds et s'en retourna

chez le médecin. Naciphor avait repris connaissance, l'effet des stupéfiants s'étant évaporé. Il demanda à Adrien que, s'il y avait moyen, il aimerait aller mourir chez son père à Chicago. Adrien s'arrangea avec le capitaine d'une barge qui partait pour St-Paul. Ils transportèrent le jeune blessé à bord. Le docteur s'offrit, moyennant rémunération, à les accompagner. Quand ils arrivèrent à la Prairie du Chien, ils s'organisèrent pour transporter le blessé en voiture chez son père. Oncle Jérôme fut frappé au cœur en apprenant la mort de Josaphat et, voyant arriver son autre fils en cet état. Naciphore empirait tous les jours et au bout de dix jours il mourait lui aussi. S'il avait pu avoir tout de suite les soins voulus, peut-être que sa jeunesse aurait-elle triomphé de ses blessures horribles, mais, comme cela, il n'avait jamais eu la moindre chance de revenir. Adrien ayant appris à son oncle le mariage de Josaphat Jérôme lui demanda comme une faveur d'aller chercher Adéline et son enfant. Se voyant sans enfants lui-même, il voulait faire de son petit-fils son héritier, et que si c'était une fille, elle aurait le même privilège. Adrien le lui promit et partit de suite pour St-Paul. Tous ces voyages prenaient du temps; aussi, l'été était déjà très avancé quand Adrien arriva à St-Paul. La nouvelle de la mort de Josaphat l'avait précédé; aussi, quand il se présenta chez Adéline, la trouva-t-elle au désespoir; son enfant était né il y a deux mois et c'était un garçon. Ne sachant pas trop comment aborder la question, Adrien lui raconta tout et alors la persuada d'aller vivre chez son beau-père à Chicago. Quand elle arriva là, Jérôme la reçut à bras ouverts et lui dit que si elle voulait demeurer avec lui jusqu'à sa mort, qu'il sentait prochaine, il les ferait ses héritiers, elle et son fils. Elle accepta avec reconnaissance. Il offrit aussi au jeune Adrien de rester près de lui, mais celui-ci préféra courir aux aventures toujours nouvelles. Son oncle lui remit une somme d'argent et il partit pour St-Paul.

3ème partie. Chapitre 6. Adrien rencontre Lousi Goulet.

C'est rempli d'une grande tristesse qu'Adrien arriva à St-Paul. Se sentant seul à présent, sans amis, sans parents, il se serait laissé aller au découragement si ce n'eût été qu'ayant vu la mort bien en face dans la mort de ses deux cousins, l'avait mûri d'une manière précoce. Etant doué d'une intelligence beaucoup au-dessus de son âge, il décida de réagir et de chercher une distraction à ses peines dans les aventures, dans ces immenses plaines remplies de mystère et de dangers. Aussi, se mit-il tout de suite à la recherche d'un associé. Quelques jours après, il fit la rencontre d'un homme du nom de Louis Goulet. Goulet voulait avoir un compa-

Calgary. Il avait servi de guide aux officiers du Gouvernement plusieurs années, parlait l'anglais, le français et plusieurs langues sauvages. Il était reconnu pour un honnête homme à qui on pouvait se fier. D'après son contrat, il devait faire deux voyages par année: un l'hiver, l'autre l'été. Il savait ce que cela comportait et était prêt à agir en conséquence. Ce qu'il voulait pour le présent, c'était un compagnon consentant de partager non seulement les dangers du voyage, mais aussi les profits. Il crut avoir trouvé cet homme dans la personne d'Adrien. Après l'avoir questionné sur son âge, il fut grandement surpris d'apprendre que le jeune homme n'avait que 14 ans, mais après avoir conversé avec lui, il s'aperçut que le jugement sûr et l'intelligence du jeune homme le classaient beaucoup au-dessus de son âge. Adrien avait économisé plusieurs centaines de dollars; il était consentant de les investir dans cette entreprise qui le fascinait. Aussitôt, Goulet signa son contrat, et tous deux commencèrent à faire leurs achats, sous la direction de Goulet, qui s'y connaissait. D'abord, il leur fallait des vêtements capables de les protéger des rigueurs de ces froids sibériens qu'ils allaient avoir à affronter. Ces vêtements étaient tous de peaux d'orignal tannées à la manière des sauvages, à la fumée, ce qui les laissait toujours molles et souples. Même les mocassins étaient faits de ces peaux. Les hivers des plaines de l'Ouest sont tellement froids et secs, que jamais ces souliers mous, comme ils sont nommés, devenaient trempés d'humidité; c'était indispensable pour tenir les pieds chauds. Ainsi vêtus, nos voyageurs pouvaient supporter les plus grands froids sans danger de se geler. Ensuite, ils s'achetèrent chacun un attelage de chiens, qui en comprenait 7: six attelés deux par deux, avec des colliers rembourrés et des traits de peau crue; celui de devant était le guide; c'était toujours le plus intelligent de tous les chiens de l'attelage. Tout fier de son rôle, il affectait un peu de mépris pour les autres, qui pour lui n'étaient bons qu'à traîner des fardeaux. Ce guide comprenait parfaitement les signes que lui faisaient les hommes avec leurs fouets, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour les tenir en droite ligne, ou des coups répétés du même côté pour tourner. C'étaient tous des chiens bien dressés et qui obéissaient parfaitement aux commandements. Les traîneaux étaient faits de bois aussi léger que possible; les patins ou lisses étaient larges pour les empêcher d'enfoncer dans la neige. Sur la plate-forme du traîneau, il y avait ce qu'ils nommaient un brahcard. C'était formé de petits poteaux tout autour du traîneau, avec, sur les bouts, d'autres lames de bois semblables aux patins de dessous. Dans ce brahcard étaient entassées les

Il arrivait parfois que les chiens fussent effrayés par l'approche d'une bande de loups et ils s'enfuyaient malgré les ordres de leur maître. Alors, quelquefois, le traîneau n'ayant plus personne pour le tenir d'aplomb, se renversait; avec ces deux patins d'urgence, il continuait à glisser sans que les effets, qui étaient solidement fixés aux brancards, se répendissent. Une autre raison, et non pas la moindre: elles servaient d'appui à l'homme qui conduisait l'attelage de chiens et souvent aussi, il lui fallait pousser de toutes ses forces pour soulager les bêtes. Souvent aussi les hommes avaient peine à suivre les chiens; alors, ils s'accrochaient au traîneau et couraient comme cela derrière le traîneau. En se tenant tout près, ils avaient toujours leurs fusils à portée de la main en cas d'attaque par les sauvages, ou tirer sur un buffalo au passage, ce qu'ils faisaient souvent.

A présent, il reste encore à décrire la nature des marchandises qu'il leur fallait emporter. D'abord, c'était de la viande sèche et du pimmican pour eux et leurs chiens. Cette viande ayant l'avantage de ne pas geler, de la poudre et des balles, du tabac que les sauvages appréciaient beaucoup, de la verroterie de couleur, des couteaux de chasse faits d'acier trempé, des fusils, et surtout il ne faut pas oublier un baril d'eau de vie de 25 gallons. Il n'y avait alors aucune loi contre la distribution de la boisson aux sauvages, et les commerçants s'en servaient comme appât irrésistible avec les sauvages. Pour compléter le chargement, ils avaient des harnais de rechange pour les chiens en cas de bris en route, ce qui aurait occasionné une perte de temps considérable. Par-dessus tout cela, ils mettaient chacun une grande robe de buffalo, indispensable pour s'enrouler dedans et passer la nuit. Goulet, en homme expérimenté, voyait à tout en disant à Adrien tout ce qu'il fallait faire pour un semblable voyage.. Le jeune admirait en silence son habileté à ces choses-là. Quand tout fut prêt et inspecté de nouveau par Goulet, la neige avait commençé à tomber. C'était au commencement de novembre 1850 et Goulet dit à Adrien: si ça tourne au froid, vers le 10 nous partirons. La neige tomba drue et serrée pendant toute une journée et, comme l'avait prévu Goulet, le vent tourna au Nord et le froid fut intense pour 6 ou 8 jours. L'eau gela sur les rivières et les coulées. C'était le temps de partir.

Chapite 7 Départ pour Calgary

Que mes lecteurs ne s'imaginent pas qu'à cause de la longueur et de l'importance des deux premières parties et des six chapitres précédents, que mon histoire achève ou va achever en queue de poisson. Tous les faits que j'ai racontés déjà ne sont que les pyéliminaires.,

comme les échafaudages nécessaires pour ériger l'édifice qui est mon récit. Aussi, s'il vous plaît, ~~mmm~~ chers lecteurs, prenez patience; vous en aurez assez pour vous récompenser de l'attente. Ce chapitre est surtout destiné à la description topographique des plaines que nos voyageurs traverseront, et aussi la description ethnique des tribus sauvages qu'ils rencontreront dans leurs pérégrinations. C'est absolument nécessaire que vous soyez familiers avec ces lieux et ceux qui les habitaient, afin de suivre avec intérêt toutes les péripéties de ce drame qui se déroula il y a un siècle. Je dis bien, car il y a juste 100 ans qu'Adrien Martineau traversa les prairies de l'Ouest. Ce drame, dis-je, est celui de la transition qui s'opéra par l'arrivée des blancs avec leur soi disant belle civilisation et le relèvement des sauvages dans les réserves. Ces tribus voyaient d'un mauvais oeil l'arrivée des blancs. Leurs chefs, hommes qui voyaient loin, les avertissaient que les blancs leur enlèveraient leurs terres et territoires de chasse; aussi, faisaient-ils tout en leur pouvoir pour décourager les envahisseurs. Que d'escarmouches, que de massacres avant qu'ils fussent réduits à la soumission. Le nombre de ces épisodes est tel qu'il faudrait plusieurs gros volumes pour les raconter; aussi, me bornerai-je à quelques-uns en temps opportun.

Nous avons laissé nos voyageurs prêts à partir pour Calgary, par une belle journée claire et froide de novembre. Ils se mirent donc en route. Adrien était au comble de son bonheur; il voyait enfin se réaliser ses rêves, qui le hantaient depuis sa plus tendre enfance. Il était tout joyeux, mais il lui fallait refouler les démonstrations de son exubérance, car Goulet n'était pas un homme porté à ces choses; il était plutôt phlegmatique, impassible en toutes circonstances. Et alors commença pour Adrien son éducation. Goulet ne manquait jamais une occasion de lui enseigner la langue anglaise et les dialectes des sauvages. Quoiqu'il n'eut jamais été à l'école une seule minute, grâce à sa mémoire phénoménale, il apprenait facilement si bien qu'après quelques semaines, il surprenait Goulet, qui était tout émerveillé de voir son pupile converser assez bien dans ces différents dialectes. La langue qui lui causait le plus de trouble était l'anglais. Il ne put jamais la maîtriser complètement; quand je l'ai connu, il se faisait comprendre en anglais, mais ce n'était ~~pas~~ que péniblement. Sa prononciation était mauvaise, sans doute due à ce qu'il avait appris plusieurs langues sauvages en même temps. Tout ce qu'il voyait s'imprimait dans sa mémoire pour toujours. C'est ce qui lui a permis de me raconter en détails les principaux événements de sa vie. Ce qui est curieux c'est qu'il ne sut jamais lire, écrire ou faire un seul chiffre; tout était dans sa mémoire.

Il comptait à sa manière sans jamais se tromper ou rarement.

A présent, continuons notre récit. Nos voyageurs s'avançaient rapidement à travers les plaines de l'ouest du Minnesota; toutes les rivières étaient gelées; ils n'avaient aucune difficulté à les traverser. Quand ils avaient besoin de viande, ils avaient toujours à la portée de leurs fusils, du gibier, presque toujours des buffalos. Ils prenaient le meilleur, généralement la bosse de chair que ces animaux portent sur leurs épaules; cette chair est très tendre et cette bosse pèse entre 30 à 65 livres, suivant la grosseur de l'animal. Après avoir pris ce qu'ils désiraient, le reste demeurait là pour les loups. Pour ménager leurs chiens, ils faisaient de courtes étapes, pas plus de 10 à 12 milles. Les chiens le savaient; aussi se hâtaient-ils d'arriver. Alors, ils donnaient la ration de viande de buffalo aux chiens. C'était la règle de Goulet de ne jamais donner à manger aux chiens avant d'arriver aux arrêts déterminés d'avance; comme cela, ils avaient toujours hâte d'arriver et se hâtaient. Le soir, ils dételait les chiens, leur donnaient leurs rations pour la nuit puis s'enroulaient dans leurs peaux de buffalo et c'était tout. Les chiens se couchaient docilement sur la neige, en rond, les pattes de devant et le nez dans le poil de leur ventre et dormaient aux-aussi jusqu'au matin, quoique légèrement. Et tous les jours qui succédèrent, ce fut la même chose, et ce serait devenu monotone sans la rencontre de bandes de sauvages qui, sans cesse, parcouraient ces plaines immenses des Dakotas. Alors, si ces bandes paraissaient amicales et faisaient le signe de paix, en levant la main droite en l'air et présentant la paume de la main en avant, nos deux hommes savaient qu'ils n'avaient rien à craindre. Les sauvages les invitaient alors à fumer le calumet de paix, que nos voyageurs remplissaient de leur meilleur tabac et, en bons amis, tous s'essayaient par terre sur leurs jambes, et alors commençait l'échange de quelques unes de leurs marchandises, tant convoitées par les sauvages. Quand ça se corsait et que les sauvages ne semblaient pas vouloir laisser aller leurs peaux de fourrure aux prix que leur offraient les deux hommes, alors seulement Goulet sortait un peu d'eau de vie du tonneau et la leur faisait goûter. C'était un argument irrésistible; l'homme rouge se désistait de ses fourrures aux prix qui lui étaient offerts. Pour un fusil, il leur fallait empiler les peaux de castor et de loutre à la hauteur du fusil que l'un des hommes tenait debout, et ainsi de suite. C'était surprenant comme Adrien parvenait à se faire comprendre par les peaux rouges de toutes les tribus. Ce ne fut quand ils eurent traversé la rivière Rouge, à peu près là où

énorme; la prairie en était littéralement couverte. Plus ils allaient au nord, plus ils devenaient nombreux. Aussi, quand après avoir traversé 3 ou 4 petites rivières dont ils ne savaient pas le nom, ils arrivèrent à la rivière Pembina. Ils n'eurent aucune difficulté à la traverser sur la galce. Ses rives étaient étaient escarpées. La rivière Pembina, ainsi nommée par les sauvages à cause des fruits du même nom qui poussent en grande quantité dans la forêt qui borde ses rives. Ils furent émerveillés de voir cette belle forêt vierge et d'un nouveau genre. Il n'y avait pas une seule épinette, ni pin; c'étaient tous des arbres à feuilles, de gros chênes, dont quelques-uns atteignaient 3 ou 4 pieds de diamètre, des bois blancs ou tilleuls, des frênes blancs, des ormes, et surtout des liards ou bois de coton. C'était un endroit idéal pour camper. Aussi, décidèrent-ils d'y rester 3 jours pour se reposer ainsi que les chiens. La deuxième journée, il arriva une bande de sauvages, des gens de la tribu des Chippawas qui parlaient le cree, langue que Goulet parlait parfaitement. Comme il y avait du bois sec en abondance, tous ensemble, ils firent un grand feu, et, comme d'habitude, ils échangèrent des marchandises pour des peaux de fourrure. Après cela Goulet s'enquit auprès d'eux, comment ça allait entre les tribus. On lui dit que, pour le présent du moins, tout était tranquille ~~par~~ et qu'ils n'avaient rien à craindre. Donc, rassurés sur ce point, nos voyageurs partirent le lendemain matin, de très bonne heure. Ils ne furent pas si tôt sortis du bois, comme le temps était clair, ils commencèrent à apercevoir des petites bandes de Buffalos. D'où ils étaient, ils pouvaient en compter environ une centaine de bandes. Ils avaient l'air de se tenir par familles. Leur guide, un vieux taureau, montait toujours la garde. Toutes les vaches et les jeunes paissaient paisiblement sous sa garde vigilante. La prairie était recouverte d'herbe à buffalo. Cette herbe avait la faculté de conserver toute sa valeur nutritive 12 mois par année. Elle mûrissait tôt à l'automne et demeurait ainsi comme du bon foin. Les bêtes n'avaient qu'à gratter avec leurs sabots de devant et manger à satiété. Ils avalaient assez de neige pour boire et c'était tout; ils étaient tous gras et à plein cuir. Après s'être fait une bonne provision de viande fraîche, nos voyageurs repartirent. Ils avaient environ 500 milles de faits sur les 1250 qu'il y avait de St-Paul à Calgary. A partir de ce jour, les bande de buffalos diminuèrent en nombre, mais ils en eurent suffisamment pour leurs besoins. C'était la mi-décembre; ils étaient partis depuis un mois; tout allait bien et ils espéraient être rendus vers le milieu de janvier. Ils rencontrèrent des Crees, des Sauteux, des Montagnais. Mais, tous leur faisaient le signe amical et passaient leur chemin.

Comme toutes les rivières étaient gelées, ils traversèrent sans encombre la rivière Assiniboine et la petite Saskatchewan pour arriver comme ils l'avaient prévu, vers la mi-janvier. Il leur fallut environ une semaine pour délivrer la malle, vendre leurs peaux de fourrure, reprendre des marchandises pour le commerce en retournant, et repartirent au plus tôt. Goulet, en homme d'expérience, avait hâte de faire le plus de chemin possible avant les dégels qui, généralement, commençaient à la fin de mars. Nous ne les suivrons pas à leur retour. Ils s'en revinrent sans incidents, contents de leur premier voyage, qui leur avait rapporté plusieurs centaines de dollars, et se promirent de reprendre leur voyage aussitôt.

Les grands dégels de mars et d'avril étaient arrivés. Il n'y avait rien à faire que d'attendre que toute la neige fut fondue avant de reprendre le voyage. Aussi, se mit-il à enseigner à Adrien comment s'y prendre pour construire des charrettes à deux roues dont ils allaient avoir besoin pour voyager l'été. Ces charrettes étaient construites toute de bois, même les roues n'avaient pas de cercle de fer, ce que nous nommons de nos jours des bandages. Le plus pressé fut de construire des roues, car il fallait que les rais fussent bien ajustés dans les jantes et le moyeu qui, lui-même, était taillé dans un petit chêne sec. Le reste fut comparativement aisé. Les travaux ou timons, le brancard un semblable à celui des traînes à chiens, mais plus haut. Ces charrettes qui allaient être traînées par des poneys, pourraient porter de plus grosses charges que les traînes à chiens. Là encore, la science de Goulet ne cessait de faire l'étonnement d'Adrien, qui faisait tout son possible pour aider. Aussi, vers le 15 mai, les charrettes étaient prêtes. Chargées de toutes sortes de marchandises pour les échanges, chacune des charrettes était attelée de deux poneys, l'un devant l'autre; c'était la manière de ce temps-là. C'était en 1851 et Adrien avait 15 ans accomplis. Quand ils partirent de St-Paul, suivant à peu près le même trajet que l'hiver précédent, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'aller en droite ligne comme l'hiver, il fallait qu'ils traversent les rivières à gué, c'est-à-dire là où c'était le plus propice. Quelquefois c'était dangereux, à cause du sable mouvant qui est une des caractéristiques des rivières des plaines de l'Ouest. Tout cela, Goulet le connaissait et souvent son savoir faire les tira d'un mauvais pas. Cette fois, nous irons plus vite, car je ne répéterai pas les détails déjà donnés. Donc, nous rejoignons nos voyageurs dans les prairies des Dakotas. Ils avaient traversé la rivière Rouge du Nord, ainsi nommée parce qu'elle coule vers le Nord à l'encontre des autres rivières des Etats-Unis. Et comme l'hiver précédent, les buffalos s'y trouvaient en quantité innombrable. Un matin, avant

de se mettre en marche, ils remarquèrent quelque chose de très curieux. Il y avait là devant eux, à environ un demi-mille de distance, une grosse bande de buffalos, Les vaches et leurs veaux étaient au milieu tandis que les ~~taureaux~~^{taureaux} tournaient autour à toute vitesse. Ils en comprirent bien vite la cause: il se trouvait une centaine de gros loups que la faim rendait hardis. Ils cherchaient à s'emparer de quelques veaux, mais ils n'avaient pas compté que c'étaient des bêtes intelligentes auxquelles ils avaient affaire. Chaque fois que les loups essayaient de traverser leurs rangs, les taureaux les foulaient aux pieds ou les perçaient de leurs ~~cornes~~^{courtes} cornes effilées comme la pointe aigue d'un couteau. Plusieurs des gros loups gisaient déjà sur le sol et le reste de la bande jugea inutile de continuer à attendre leurs proies. Ils se retirèrent à quelque distance, prêts à se jeter sur leurs compagnons morts aussitôt qu'ils en auraient la chance, ce qui ne tarda pas. Après quelques minutes, les buffalos commencèrent à s'éloigner bien lentement, et toujours dans le même ordre. Quand ils furent assez éloignés, les loups se jetèrent sur les cadavres et se mirent à les dévorer. Une vingtaine gisaient sur la terre, les uns ~~éventrés~~^{éventrés} par les cornes des taureaux, les autres réduits en masse informe de chair sanglante par les pieds des buffalos. Les loups, ayant assez de nourriture pour un jour ou deux, ne firent aucun cas de nos voyageurs, qui purent continuer leur route. Ces loups ~~étaient~~^{étaient} étaient des bêtes redoutables; quelques-uns mesuraient jusqu'à 7 ou 8 pieds de longueur. Dans les cas les plus désespérés, le seul moyen de s'en débarrasser est pour les voyageurs de tuer quelques buffalos. Pendant que les loups dévorent ces animaux, les hommes peuvent se rendre à assez loin, hors de danger. C'est ce qui arriva dans le cas de nos deux hommes. C'était une chose toute nouvelle pour Adrien que ces batailles entre animaux sauvages; ils mirent autant de distance que possible entre eux et les loups. Quand ils arrêtaient pour faire manger leurs poneys, il leur mettaient des entraves aux pattes de devant afin qu'ils n'aillent pas loin. ^{La nuit,} ~~ils~~^{ils} ils plantaient des piquets qu'ils enfonçaient tout près de la terre pour qu'ils ne brisent pas leurs attaches. Tous ces détails étaient connus de Goulet, mais Adrien en apprenait tous les jours et était heureux comme pinson. D'étape en étape, ils arrivèrent de nouveau en vue de la rivière Pembina. Cette fois, ils s'arrêtèrent du côté sud, parce qu'il y avait là une bande de Crees occupés à faire ce qui se nommait pimmican, aussi appelé toro. Les hommes avaient tué un bon nombre de buffalos et les squaws les écorchaient et les dépeçaient. Cette chair était ensuite coupée en lanières et étendue sur des peaux tournées à

l'envers. Ces lanières étaient laissées là à sécher, ensuite battues, toujours sur les peaux, avec des bâtons exprès pour cette opération, et y mêlaient des fruits appelés Saskatoon. C'étaient des poirettes que nous avons encore ici de nos jours. Ensuite, on y mettait de la graisse et de la moëlle des gros os des pattes, tout cela bien chaud. Ce pimmican était une nourriture complète, remplaçant le pain, le beurre et, au dire de tous ceux qui en ont mangé, délicieux. Nos voyageurs en achetèrent en cas d'urgence et continuèrent leur route en montant la rivière jusqu'au pied des buttes Pembina, où ils pouvaient facilement traverser la rivière à gué avec leurs charrettes. C'est à cet endroit qu'est bâti la petite ville de Walhalla, site idéal pour une ville s'il en est un, tout près de la rivière Pembina, où elle sort par une coupe de 400 pieds de haut des buttes qui furent nommées ainsi à cause de la rivière du même nom qui les traverse. C'est encore aujourd'hui un endroit idéal pour les touristes; l'eau est excellent, des beaux arbres le long de la rivière et sans aucune crainte d'inondation. Après avoir rempli leurs tonneaux de bonne eau pour leurs poneys, ils continuèrent de longer les buttes Pembina jusqu'à l'endroit où est située la ville de Morden aujourd'hui. Là, les buttes s'abaissent considérablement, assez pour permettre de les escalader facilement. Rien de particulier ne vint marquer leur voyage si ce n'est que de temps en temps ils passaient près de gros cailloux, et ce qui intriguait Adrien, autour de ces cailloux, il y avait toujours une tranchée creusée tout ~~autour~~ à l'entour; cette tranchée était profonde de plusieurs pieds. Il en demanda la cause à Goulet, qui lui dit que c'étaient les buffalos qui les avaient creusées. A force de venir là se frotter les cornes afin qu'elles fussent bien pointues. C'était bien simple, mais il fallait le savoir. L'eau des rivières avaient beaucoup baissé; aussi leur fut-il facile de les traverser toutes sans aucune difficulté, excepté toutefois la Bow River, avant d'arriver à Calgary. Quand ils arrivèrent là, l'eau avait monté de plusieurs pieds le jour précédent, à cause d'un vent chaud nommé Chinook, qui avait fait fondre la neige dans les Montagnes Rocheuses. Il leur faudrait attendre au moins une semaine. L'herbe à buffalo était abondante; c'était comme un tapis moelleux; aussi, était-ce un endroit idéal pour camper. Le lendemain matin, quelle ne fut pas leur surprise de voir arriver une grosse bande de sauvages. C'étaient des Montagnais, ainsi nommés parce qu'ils habitaient généralement au pied des Montagnes Rocheuses. Ils étaient pacifique et ne demandaient pas mieux que d'échanger leurs peaux de fourrure avec les blancs. Quand les échanges ordinaires furent finis, deux des peaux rouges firent voir aux voyageurs, ce qu'ils nommaient dans leur langage pittoresque, deux

petits sacs de ~~manhkin~~ buckskin remplis de petits cailloux brillants comme le soleil. Goulet et Adrien reconnurent vite ces cailloux pour de l'or. Les deux sacs pouvaient contenir plus d'une livre d'or chacun. Comment se procurer ce petit trésor? Ils demandèrent aux peaux rouges ce qu'ils voulaient en échange. Ils répondirent qu'ils voulaient chacun un tonnerre. C'est ainsi qu'ils nommaient un fusil. Les deux hommes blancs furent semblant de ne pas vouloir et leur dirent que c'était trop pour ces cailloux. Les deux peaux rouges s'en allèrent à leurs tentes pleins d'astuce; ils avaient lu dans la figure des hommes blancs, que ceux-ci leur donneraient bien les fusils. C'est ce qui arriva. A la veille de partir, Goulet leur fit dire qu'il leur donnerait les fusils, mais alors il demandèrent des balles et de la poudre pour faire parler les tonnerres. Il fallut bien que nos voyageurs s'exécutent. Même à ce prix, ils faisaient un très bon marché. Goulet demanda aux peaux rouges où ils avaient trouvé ces cailloux brillants, mais ils firent un grand geste évasif dans la direction du Sud-Ouest. Ce geste ne disait pas grand'chose à Goulet. Pendant ce temps, l'eau ayant baissé, ils traversèrent la rivière Bow et quelques jours après, arrivèrent à Calgary, qui était alors un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour les échanges des fourrures. Comme d'habitude, ils échangèrent leurs peaux de fourrure pour des nouvelles marchandises et, une semaine après, reprirent la route de St-Paul, sans toutefois avoir fait voir leur or à personne. Ils pensaient que si quelqu'un le savait, il serait bien capable de les embusquer et les dépouiller. C'était au mois d'août; l'herbe des prairies commençait à sécher et Goulet disait à Adrien: nous serons chanceux si nous n'avons pas quelques feux de prairie à combattre avant d'être rendus. Ces prévisions étaient justes, mais ce ne fut que quand ils arrivèrent dans les plaines des Dakotas que la chose se produisit. Par un bel après-midi, Goulet toujours aux gaëts, fit signe à Adrien de regarder du côté Nord-Ouest: une fumée montait vers le ciel. D'après la direction du vent, si c'était un feu de prairie, il devait nécessairement venir vers nos voyageurs. Dans ces moments de péril extrême, il n'y a qu'une chose à faire: combattre le feu avec le feu et c'est ce qu'ils firent; ils mirent le feu à l'herbe, qui était maintenant très sèche. Aussitôt les flammes s'étendirent de chaque côté d'exu. Comme le vent était très violent, ce fut vite fait. Alors, ils suivirent le feu à distance; toute l'herbe était brûlée; il n'y avait plus de danger de ce côté-là; mais, il y en avait un autre aussi grand, d'une nature différente, comme nous allons le voir. Pendant ce temps, l'autre feu s'en venait au grand galop d'un cheval, poussant

devant lui des milliers d'animaux sauvages: buffalos, cerfs, cariboux, antilopes, loups, poneys sauvages, renards, lynx, tous poussés par l'instinct de la conservation, qui s'enfuyaient effarés, éperdus, affolés, se bousculant les uns les autres. C'était un spectacle effrayant que de voir tous ces animaux, hurlant de frayeur et aussi de douleur, car plusieurs étaient passablement rôtis, quand ils arrivèrent à l'endroit où la prairie était brûlée et dénudée. Alors, d'un commun accord, et la plupart complètement épuisés, ils arrêtèrent et se jetèrent sur le sol, les buffalos la langue pendante et le corps couvert d'écume. Les loups, plus agiles, continuèrent leur course, ainsi que le renard. Quand le feu arriva là où c'était brûlé, les flammes s'éteignirent d'elles-mêmes. Nos voyageurs en furent quittes pour cette fois. Ils arrivèrent à St-Paul au mois d'octobre, n'ayant pas beaucoup de fourrures cette fois, mais ils avaient de l'or, ce qui valait beaucoup plus et n'était pas aussi lourd. Ils l'échangèrent pour de l'argent courant, environ \$1500. Ils durent vendre leurs poneys et remiser leurs charrettes, car ils n'en auraient plus besoin avant l'été suivant. Les quelques semaines qu'ils avaient devant eux avant de repartir avec leurs chiens, ils l'employèrent à s'acheter d'autres chiens et à les ~~dresser~~^{dresser} pour le nouveau voyage en vue. Chers lecteurs, vous avez maintenant un bon aperçu de ce qu'était un voyage d'été et aussi un voyage d'hiver.

Les préparatifs étaient les mêmes que l'hiver précédent; je ne vous donnerai que les faits les plus saillants. L'automne de 1851 fut particulièrement propice à leur voyage. Au commencement de novembre, tout était gelé dur. La glace était solide sur les coulées et les rivières. Cependant, il tomba assez de neige, mais pas trop pour embarrasser les chiens et les traîneaux. Mais, quand ils arrivèrent dans les plaines des Dakotas, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux fut tout différent de ce qu'ils avaient vu et rencontré l'hiver précédent. Tout l'herbe avait brûlé et la terre était dénudée. Au lieu de grosses bandes de buffalos qu'ils avaient vues, ce n'étaient que de rares et petites bandes. Même les sauvages avaient fui ces prairies désolées. Aussi, ne s'attardèrent-ils pas. Ils eurent même à entamer leurs rations de pimmican pour eux et leurs chiens. Une fois seulement, avant d'arriver à la rivière Pembina, tuèrent-ils un animal. Prenant autant de viande qu'ils purent, ils arrivèrent à cette rivière. Là, le feu avait été arrêté par la rivière et le bois qui la borde. Ils campèrent là encore une fois. Ils y avait plusieurs bandes de sauvages. Ils passèrent une semaine à fêter avec ces gens. Quand ils partirent, ils eurent une expérience nouvelle. Le temps s'é-

s'étant adouci un peu, mais pas assez pour que la neige fonde, il commença à se former des petites boules de glace aux pattes des chiens. Prises dans les poils des pattes, elles sonnaient quand les chiens trottaient et bientôt, ceux-ci commencèrent à se plaindre. Ces boules allant toujours grossissant, tiraient sur les poils et ça leur faisait mal. Leurs cris furent plaintifs pour commencer, mais bientôt, ils furent des hurlements de douleur. Alors, ils se couchèrent dans leurs harnais et essayèrent d'arracher ces boules avec la gueule. Alors, Goulet et Adrien les dételerent. Inutile d'essayer d'aller plus loin. Ils étaient près d'une petite rivière; il y avait du bois sec. Avec leurs briquets, ils firent du feu et, prenant chaque chien à son tour, ils le tinrent entre les jambes en leur tenant les pattes vers le feu. En quelques minutes, la glace était fondue. Ensuite, ils leur essuyèrent les pattes bien sèches pour après leur enfiler des petites bottes faites exprès pour ces cas d'urgence. S'ils n'avaient pas fait cela, les chiens se seraient blessés en essayant de se débarrasser eux-mêmes de ces boules. Vous voyez qu'une chose qui peut paraître inoffensive en soi peut aussi devenir dangereuse. Il ne leur arriva pas d'autre incident fâcheux tout le reste de la route. Ayant été plus vite que d'habitude. Ils arrivèrent à Calgary au commencement de janvier 1852. Cette place prenait de l'importance tous les ans; aussi, furent-ils surpris quand ils arrivèrent. Etant en avance sur leur temps, ils prirent deux semaines de repos. Cette fois, les sacs de malle étaient plus gros et plus nombreux; ils n'eurent pas autant de place pour les marchandises. Sur le chemin du retour, ils rencontrèrent la même bande de Montagnais de qui ils avaient obtenu de l'or l'été précédent; aussi, avaient-ils hâte de voir s'il leur serait possible de s'en procurer encore cette fois. Les peaux rouges n'avaient pas de cailloux brillants, mais presque toutes les femmes avaient des bracelets et des anneaux aux oreilles, faits d'or pur. Imaginez une centaine de femmes avec de tels ornements. C'était toute une fortune. Nos deux hommes essayèrent d'acheter quelques-uns de ces bijoux, mais inutilement; elles y tenaient trop. Mais le chef de la tribu leur dit qu'à leur prochain voyage, ils auraient des cailloux brillants en grande quantité, car où ils les trouvaient, il y en avait beaucoup. Donc, nos deux voyageurs durent continuer leur route sans emporter d'or. De jour en jour le temps devint de plus en plus mauvais. De temps en temps Goulet regardait vers le Nord Ouest et secouait la tête. Un soir, il dit à Adrien: vois-tu ces nuages blancs qui courent dans l'espace? Cela n'augure rien de bon; nous allons avoir une tempête de neige et de poudrierie comme nous n'en n'avons pas encore rencontrée. Aussitôt, ils dételerent les chiens;

leur jetèrent des morceaux de viande, aussi de gros os de buffalo, la viande avec, pour qu'ils s'amusaient à grignoter. Ensuite, ils renversèrent leurs traîneaux sur le côté afin que la neige s'accumule autant que possible; et, comme le vent commençait à souffler en bourrasque, ils se prirent, chacun une provision de pimmican et aussi un long bâton, s'enroulèrent dans leurs peaux de buffalo et se couchèrent en bas du vent, près des traîneaux renversés. Vous êtes sans doute curieux de savoir pourquoi le long bâton? Vous allez le savoir tout de suite. Aussitôt que la neige commença à s'accumuler sur eux, c'est alors que leur bâton les servit; en l'agitant souvent, ils entretenaient ouvert un trou par où s'échappait la chaleur qui se dégageait de leurs corps; sans cela, la chaleur aurait fait fondre la neige et ils seraient devenus tout trempés. Une autre raison pour ce trou, c'était pour voir, sans sortir, quand la tempête était finie. Combien de temps celle-ci dura-t-elle, ils ne le surent jamais. Ils purent s'en faire une idée quand ils aperçurent le soleil et sortirent de leur banc de neige. Il devait y avoir longtemps, car les chiens avaient tout dévoré la viande qu'ils leur avaient jetée. Ils attelèrent de nouveau leurs chiens, quoique ceux-ci fussent affamés. Ils ne firent qu'environ 2 milles, arrêtaient de nouveau et là, donnèrent à leurs chiens la portion de viande dont ils avaient si grandement besoin. C'était ainsi que ces bêtes étaient domptées et elles le savaient. Ils eurent deux autres tempêtes à peu près comme celle-là avant d'arriver à St-Paul, et la neige était trop épaisse pour aller bien vite. Aussi, les derniers jours de leur voyage, ils durent patauger dans la neige fondante. Leurs souliers mous étaient tout trempés et ils durent demeurer comme cela tant qu'ils ne furent pas rendus. Les chiens, assoiffés par le soleil chaud, donnaient de grands coups de langue dans la neige pour étancher leur soif, mais ça leur faisait plus de tort que de bien; aussi, étaient-ils tous, bêtes et hommes, très harassés de fatigue quand ils arrivèrent à St-Paul. Ayant leurs charrettes toutes prêtes, ils prirent leur temps cette fois, et se reposèrent un mois avant de repartir. Une petite bande de voyageurs voulaient se joindre à eux pour aller chasser à la rivière Pembina; ils connaissaient Goulet comme un vétérinaire des plaines et se savaient plus en sûreté à ses côtés. D'après les dernières nouvelles, les Sioux, ces gens cruels et barbares, s'enhardissaient jusqu'à venir aux abords de St-Paul pour massacrer des gens, et faire des prisonniers des femmes et des enfants, de préférence pour semer la terreur parmi les blancs, et, comme l'union fait la ~~force~~ force, Goulet les accepta comme compagnons. Vers le 20 mai, ils partirent donc tous ensemble. Ils étaient 7 charrettes et une vingtaine d'hommes. Bien leur en prit, car ils n'étaient pas

plutôt partis qu'ils commencèrent à apercevoir tous les jours des petites bandes de peaux rouges qu'ils reconnurent facilement à la manière qu'ils montaient leurs pintos poneys, sans selle, sans bride, toujours courbés sur le cou de leurs montures; ils guidaient leurs coursiers avec leurs genoux et leurs talons. C'étaient des Sioux, mais, comme ces genriers n'attaquent que lorsqu'ils sont en grand nombre, ils n'attaquèrent pas la petite caravane; mais tous les jours ils en virent une ou plusieurs bandes, jusqu'à ce qu'ils furent en vue de la rivière Pembina. Là, ce n'était plus leur territoire et ils n'osaient pas s'aventurer plus loin. Rendus à cette rivière, Goulet et Adrien continuèrent seuls leur route, laissant le reste des voyageurs campés là pour l'été si rien de fâcheux ne leur arrivait. Pour aller au plus court, quand ils arrivèrent à la rivière Bow, les Montagnais n'étaient pas encore arrivés comme ils l'avaient promis l'hiver précédent. Aussi, nos deux hommes continuèrent-ils leur route sans attendre, se disant que certainement ils y seraient à leur retour de Calgary. Rendus à Calgary, les deux hommes s'achetèrent douze fusils, deux petits barils de poudre, des balles en quantité et repartirent de suite. Ils avaient hâte de voir si les Montagnais seraient fidèles au rendez-vous. Ils y étaient. Après les cordialités d'usage, sans se presser, les deux hommes abordèrent le sujet qui les intéressait le plus: les petits sacs d'or. Les sauvages en avaient douze sacs cette fois. L'échange fut vite fait et nos voyageurs partirent avec l'or, laissant aux Montagnais les douze fusils, la poudre et les balles. Pendant leur retour, Adrien observait Goulet, qui paraissait inquiet. Voulant en savoir la cause, il le lui demanda. Ecoute, lui dit-il, si nous sommes attaqués par les Sioux, ne cherchons pas à nous défendre, car, s'ils attaquent, ce sera en grand nombre; et, si nous essayons de nous défendre, nous n'aurons pas la moindre chance de survivre, tandis que si nous ne nous défendons pas, il y a une chance sur cent qu'ils nous laisseront la vie au moins. C'était une chose macabre à envisager, mais Adrien savait aussi que c'était la réalité. Sans se laisser abattre, ils continuèrent leur route tout comme si rien n'en était. Adrien avait ses 16 ans et était plus que jamais avide d'aventures. Il en eut assez, comme nous le verrons.

Chapitre 8ème

Rencontre des Sioux.

Ce ne fut que quand ils parvinrent de nouveau dans les prairies des Dakotas qu'ils aperçurent des bandes de Sioux. D'abord, ces bandes étaient composées de quelques-uns, mais plus ils avançaient, plus elles grossissaient, si bien qu'au bout d'une semaine, c'était

(30)

d'une trentaine qu'elles se composaient. Sans savoir encore si ces peaux rouges étaient hostiles, nos deux hommes s'attendaient au pire. Ils surent bientôt à quoi s'en tenir. Les bandes se rapprochaient d'eux. Il y en avait tout autour d'eux et, évidemment, elles convergeaient pour les envelopper complètement sans leur laisser la moindre chance de s'échapper. Une chose intriguait Goulet. Pourquoi les Sioux n'avaient-ils pas mis le feu à l'herbe des prairies pour essayer de les brûler vifs. C'était pourtant leur moyen de faire la guerre à leurs ennemis. Il ne pouvait y avoir qu'une raison: ils voulaient sans doute les prendre vivants, et aussi les dépouiller de leurs marchandises. Alors, les deux hommes jugèrent inutile d'aller plus loin et se décidèrent de camper. Comme il leur fallait traverser une coulée profonde, ils cachèrent sans être vus leurs deux couvertes de buffle, deux fusils, de la poudre et des balles et leurs couteaux de chasse, en se disant que s'ils avaient la vie sauve, ils reviendraient reprendre ces choses-là, qui leur absolument nécessaires pour subsister. Plus loin, ils campèrent; après s'être assurés de trouver sous la main du charbon des prairies. C'était tout simplement du fumier de buffle, qui devient très sec et fait un feu assez chaud pour cuire les aliments. Avec leur briquet, ils firent du feu et brûlèrent lentement un large cercle au dehors; Ils laissèrent leurs charrettes au-dedans; ils firent leur feu, dont ils avaient besoin, et brûlèrent le reste de l'herbe. Ces précautions indispensables prises, ils firent comme s'il n'y avait pas eu de Sioux en vue. Ils s'attendaient d'être attaqués durant la nuit, mais il n'en fut rien. Toute la nuit durant, les peaux rouges galoppèrent autour d'eux, en poussant des cris perçants comme c'est leur habitude. Il va sans dire que les deux hommes ne tirèrent aucun coup de fusil, car ils étaient résolus à ne pas se défendre. Vers le matin, les deux hommes se mirent à genoux et, la tête baissée, firent une ardente prière, tout comme s'ils allaient mourir. La peur était pour eux une chose inconnue; ils acceptaient leur sort avec ^{stoïcisme, ils} ~~stoïcisme~~ l'avaient vue tant de fois de près qu'ils étaient devenus immunisés contre toutes les douleurs. La mise en scène était parfaite; le drame pouvait commencer. Ce ne fut pas long. Au soleil levant, tous les Sioux arrivèrent ensemble d'un commun accord d'après un plan préconçu. En un clin d'oeil; ils furent tous deux saisis, dépouillés de leurs vêtements, attachés ensemble en avant d'eux. Ce qu'ils voulaient devint clair pour les deux blancs; les peaux rouges voulaient les laisser libres de courir et prendre ainsi plaisir à les torturer. Mais les deux hommes les frustrèrent de ce plaisir, car, au lieu de chercher à fuir, ils demeurèrent bien tranquilles. Ce que voyant les sauvages, des hommes à cheval passèrent au galop près des

deux hommes et, avec des fouets faits de lanières de peau crue, les frappèrent sur le dos nu de toutes leurs forces. A chaque coup la peau était déchirée et le sang coulait. Les barbares s'attendaient à les entendre crier de douleur et demander pitié. Il n'en fut rien. Aussi, admirant tant de courage, ce qu'ils ne s'attendaient pas à rencontrer chez des hommes blancs, se lassèrent-ils bien vite. Cependant, les coups avaient été si nombreux et si rudes, que nos deux hommes avaient perdu connaissance. Quand ils revinrent à eux, le soleil était près de disparaître à l'horizon. Les Sioux avaient tout pris: poneys, charrettes et bagages. Les deux hommes avaient les mains liées, mais pour des hommes comme eux, ce fut une petite affaire de se débarrasser de leurs liens. Quoique très faibles, lentement, ils se rendirent à la coulée, où ils avaient ~~mmh~~ caché leurs effets; ils s'enroulèrent dans leurs peaux de buffalos et c'est ainsi qu'ils passèrent cette nuit terrible, mêlée de moments d'inconscience et de soubresauts de douleurs intenses; pendant ~~mmmm~~ la journée, ils purent tuer un buffalo et burent son sang encore chaud. Ayant repris suffisamment de forces, ils prirent de la graisse encore chaude et l'un et l'autre en frottèrent leurs plaies, qui étaient horribles à voir. Cette graisse empêcha les blessures de craquer au soleil et de s'envenimer. Impossible de décrire les douleurs qu'ils eurent à souffrir le reste du trajet. N'ayant pas la force de ~~mmmm~~ porter aucune provision, ils tuaient un animal sur le matin, buvaient le sang chaud et marchaient par petites étapes, enroulés dans leurs peaux de buffalo. Par un caprice inexplicable, les Sioux leur avaient laissé leurs souliers. Il n'en surent jamais la raison. Je ne vois pas autre chose, dit Goulet à Adrien, qu'ils voulaient que nous puissions aller raconter à nos amis comment ils traitaient les blancs, pour inspirer de la frayeur aux autres et d'essayer de les décourager de pénétrer dans ce qu'ils considéraient leur territoire de chasse. Enfin, quand ils arrivèrent à St-Paul, ce fut en compagnie d'un parti de chasseurs qui les avaient recueillis en route. Ils firent leur rapport au département des postes, car la malle avait été enlevée par les sauvages. Ce qui les tracassait le plus, c'étaient leurs douze sacs d'or, de très petits sacs en vérité, mais il y en avait pour plusieurs milliers de dollars; et maintenant, ils se trouvaient presque ruinés et malades; il leur faudrait longtemps pour se guérir de leurs blessures. Il est vrai qu'ils avaient encore quelques économies, mais probablement qu'il faudrait tout cela pour se faire soigner et, dans le triste état où ils se trouvaient, il n'était pas question de travailler. A l'automne de 1852-53, ils ne partirent pas pour Calgary. Ce fut un gros parti de voyageurs qui prit la malle pour cette fois du moins. Une centaine de soldats américains

escortèrent les voyageurs et ils n'eurent aucune rencontre fâcheuse; mais, quand ils revinrent au printemps de 1853, ils racontèrent que les Sioux étaient en guerre ouverte avec les tribus unies, et c'était souvent que les Sioux faisaient des incursions sanglantes parmi les Crees et les Chippawas des Dakotas; aussi, ce n'était plus sûr de voyager, hormis d'être escorté par des soldats. Aussi, les commerçants de fourrures cessèrent-ils presque complètement, pour un temps du moins, de pénétrer sur les territoires occupés par les tribus sauvages qui étaient presque toujours en guerre. Mais, bientôt, les choses devaient changer.

Pour revenir à nos deux hommes, n'ayant pas beaucoup d'argent, ils essayèrent de se soigner eux-mêmes, mais leurs blessures, au lieu de guérir normalement, s'envenimèrent et, bientôt, il leur fut impossible d'avoir aucun repos, ni le jour ni la nuit. La médecine était une chose à laquelle Goulet ne connaissait pas beaucoup, n'ayant jamais été malade une minute de sa vie. Lui-même, quand il avait eu quelques blessures, avait toujours laissé faire la nature; mais, cette fois-ci c'était différent. Tout leur dos n'était qu'une plaie vive tant ils avaient été frappés rudement; les chairs tuméfiées étaient d'une couleur bleuâtre et sentaient mauvais. Il y avait alors à St-Paul une sauvagesse de la tribu des Chippawas du nom de Wichita, ce qui voulait dire ~~Wichita~~ sage-femme ou femme docteur. Sa renommée était grande parce qu'elle opérait des cures merveilleuses. Elle se faisait des onguents avec de la graisse de bête puante, de siffleux, d'osies sauvages et de beaucoup d'autres choses connues d'elle seule. Aussi, nos deux hommes s'adressèrent-ils à elle. Après les avoir examinés, elle fit la grimace, ce qui n'augurait rien de bon, mais elle consenti de les soigner si les deux hommes consentaient à venir demeurer dans sa cabane. Ce n'était une proposition bien alléchante, car ils savaient qu'elle-même était couverte de poux, mais il leur fallait bien accepter car il n'y avait aucun autre moyen. Donc, aussitôt qu'ils furent rendus là, la vieille se mit à laver leurs plaies avec une décoction faite d'écorce d'aulne et de seneca root. Quand elles furent bien nettes, elle les enduit de ses onguents, tantôt de la graisse de bête puante, tantôt de la graisse d'osies sauvages (ou outardes) et ensuite de graisse de siffleux. Ces onguents avaient la propriété d'empêcher le linge de coller sur les plaies vives. Il suffit de quelques jours de ces traitements, et les deux hommes recommencèrent à dormir normalement; les grandes douleurs les ayant quittés. Durant deux mois, Wichita les soigna donc dévotement, si bien qu'au bout de ce temps, ils purent retourner à leur propre cabane où ils n'eurent rien de plus pressé que se débarrasser des poux, qui les dévoraient vivants. De ce jour, leur guérison

rapidement. C'est durant le printemps de 1853 qu'un jour qu'Adrien marchait dans les rues de St-Paul qu'il se trouva tout à coup en face d'Adéline, la veuve de son cousin Nosaphat. Revenus de leur mutuelle surprise, il s'enquit de la raison de sa présence à St-Paul. Elle lui dit alors que l'oncle Jérôme était mort il y avait un an et qu'alors, comme elle était la seule héritière avec son petit André, elle avait tout vendu, réalisant \$80,000 en argent, et elle était revenue à St-Paul et s'était associée à son frère Jules ~~Martineau~~ ^{Lajeunesse} dans un gros magasin de ferronnerie. Elle invita Adrien à aller les voir, ce que ne manqua pas de faire le jeune homme, qui avait toujours gardé une grande amitié pour sa cousine si fortement éprouvée. Il alla plusieurs fois à leur magasin, qui portait sur la devanture un grand écriteau avec ces mots: Martineau et Lajeunesse, magasin en ferronnerie. Pendant ce temps, les deux hommes reprenaient leurs forces et leur courage habituel. Le printemps était arrivé; Adrien avait maintenant 17 ans. Il avait une petite barbe qu'il ne rasa jamais. Quand je l'ai connu, il était âgé de 68 ans et portait encore la même barbe, qui était toute blanche depuis longtemps. Il me disait: J'ai couché dans la neige si souvent que ma barbe a pris la couleur.

Chapitre 9ème Départ à cheval

Ce printemps de 1853, Goulet dit à Adrien: Je crois que, cet été, nous ferions mieux de ne pas prendre de charrettes; c'est trop lent, et le commerce des fourrures trop incertain. Prenons chacun deux poneys bichons, deux pour porter la malle et nos bagages et les deux autres nous serviront de montures. Et ce fut ce qu'ils firent. Les apprêts furent vite faits; un des poneys portait la malles, l'autre, une petite tente, deux sacs de peau de buffle dans lesquels les voyageurs devaient mettre de l'eau pour eux et leurs poneys car, de temps en temps, ils en auraient besoin, quand les distances seraient trop grandes entre les rivières ou les sources. Ils avaient aussi deux manteaux de toile goudronnée en cas de pluie et, comme de raison, leurs fusils, des balles et de la poudre qu'ils devaient toujours garder bien sèche, dans des cornes de buffle ^a façonnées pour cela. Une longue corde servait pour faire suivre les poneys à bagages et c'est ainsi qu'ils entreprirent leur voyage. Ces poneys bichons pouvaient trotter toute la journée durant avec un homme sur le dos, ou le poids équivalent. Chaque fois qu'ils rencontraient une bande de sauvages, ils leur disaient que cette fois, ils n'avaient rien à échanger et continuaient leur route. De cette manière, ils firent le trajet beaucoup plus vite et ce fut quinze jours plus tôt que les autres fois qu'ils arrivèrent à Calgary. Après avoir déchargé leur malle, ils rechargèrent la malle pour St-Paul immédiatement, car ils avaient hâte de

revoir les Montagnais. Ils n'avaient pas de marchandise à échanger, mais ils voulaient savoir à tout prix s'ils auraient de l'or l'hiver prochain quand ils reviendraient avec des marchandises.. Donc, ils employèrent les quinze jours d'avance qu'ils avaient pour essayer de trouver les peaux rouges, ce qui ne fut pas difficile. Le lendemain, ils rencontrèrent trois Montagnais qui chassaient près de la Bow River et ils s'offrirent à conduire les deux hommes au campement de la tribu. Une journée plus tard, ils arrivaient à un ~~parai~~ petit village composé d'une centaine de wigwams, sortes de tentes faites faites de pôles attachées ensemble par le haut et recouvertes de peaux de de buffles. Le chef vint à leur rencontre et leur dit que son fils était malade et que, s'ils étaient capables de le guérir, il leur donnerait quatre petits sacs d'or. C'était tout ce qu'ils avaient. Après avoir vu le jeune homme, Goulet vit tout de suite que le fils du chef avait été battu de la même ~~manière~~ ^{manière} qu'eux l'avaient été l'été précédent. Les Sioux l'avait, lui aussi, fait prisonnier, l'avaient frotté et torturé et ensuite relâché. Le jeune homme délirait et parfois criait à tue tête. Alors, Goulet fit voir au chef les cicatrices qu'il avait sur le dos ainsi que sur celui d'Adrien et lui dit la manière que Wichita les avait guéris. Aussitôt, les Squaws se mirent à faire une semblable décoction pour laver les plaies du jeune homme et des onguents pour lui enduire le dos; le résultat fut le même que pour eux; une semaine après, il pouvait se lever. Ce jeune homme se nommait: Witas-ka-qui-sé-im, ce qui voulait dire: Celui qui n'a pas de nom. Le ~~chef~~ ^{chef} n'avait jamais voulu lui donner son nom parce qu'il était né d'un autre homme avant que le chef marie sa mère. Le chef tint parole et leur donna les quatre petits sacs d'or. Ils repartirent immédiatement et n'eurent aucune difficulté cette fois, car les soldats américains sillonnaient en tous sens les plaines des Dakotas et tenaient les Sioux à distance.. Ce n'était que le commencement d'octobre; rien ne pressait. Aussi, Adrien en profita-t-il pour aller voir Adéline et son petit garçon. Il aimait toujours cela, causer avec elle. Il lui fallait, pour la vingtième fois, raconter les circonstances de la mort de son mari. Elle ne pleurait pas et écoutait avidement ce que lui racontait Adrien. Elle voulait élever son petit garçon loin de ces batailles et carnage dont elle avait été témoin. Jusque~~q~~ là, son enfant était un beau petit garçon, blond comme elle, et il avait les cheveux frisés comme du mouton de perse; ses yeux, d'un bleu clair, limpide, indiquaient une intelligence précoce. Quoiqu'il n'eut que trois ans, ses membres étaient gros et bien formés, mais il semblait avoir le caractère doux de sa mère;

nous en reparlerons plus loin. Nous passerons plus vite sur les trois années qui suivirent. Rien de remarquable ne se produisit; c'était devenu une sorte de routine; la paix s'était rétablie avec les Sioux, grâce à la vigilance des soldats américains, toujours présents. Mais, nos deux hommes ne se laissèrent pas leurrer par ce calme qui semblait présager la tempête. Elle arriva d'une manière toute particulière. Un jour, ils s'en revenaient de Calgary avec la malle et deux charrettes chargées de riches fourrures. Comme d'habitude, ils avaient de l'alcool dans un petit baril; il leur en restait environ deux gallons. Une chance qu'ils n'en avaient pas plus que cela, comme nous le verrons bientôt. Ils avaient bien vu quelques cavaliers galoper au loin, mais n'avaient pas pu les identifier. Le lendemain, vers le milieu du jour, ils virent venir au loin une grosse bande de Sioux. Ils n'eurent que le temps de cacher leurs fusils et leurs couvertes que les peaux rouges étaient sur eux en lançant des Houpée, Houpée de démons. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ils étaient renversés et ligotés solidement. Alors, les Sioux fouillèrent les charrettes et, ayant vu le baril d'eau de vie, ils commencèrent à boire ce liquide brûlant. Si, par malheur, le baril eut été plein, les conséquences auraient été encore plus terribles pour nos deux hommes, mais ce fut déjà assez terrible. L'effet de l'eau de vie sur les sauvages est de les enrager. Ce ne sont plus des hommes, mais ~~mais~~ de vrais démons. Ils prirent les deux voyageurs, leur enlevèrent tout leurs vêtements sauf le caleçon, car, malgré leur cruauté, ils avaient encore un reste de décence. Ensuite, cette fois, ils les étendirent sur le dos, les pieds et les mains étendus et liés à des petits poteaux plantés dans le sol à grands coups de tomahawks. Aussitôt commença une danse infernale autour des malheureux, tournant alentour chacun à son tour frappait leurs victimes, avec des branches souples de saule dont ils avaient enlevé l'écorce pour les rendre plus souples encore. Sous les coups, les deux hommes se tordaient de douleur et se mordaient la langue pour ne pas crier. Malgré tout, de temps à autre, ils échappaient un "heu" lamentable. Ce supplice dura environ deux heures. Des hommes moins vigoureux seraient morts sous les coups, mais, les Sioux se lassèrent et prenant tout, panes et charrettes, s'enfuirent en laissant les deux hommes plus morts que vifs, attachés aux piquets pour être la proie des loups et des oiseaux de proie. Adrien était moins robuste que Goulet et avait perdu connaissance. Pour lui, cette oblivion était une chance. Il ne sentait plus ses douleurs, mais il n'en était pas ainsi de son compagnon, pour qui chaque mouvement était vrai supplice. Quand il se voyait ainsi immobilisé, il n'avait qu'à attendre que ses forces

reviennent avant d'essayer d'arracher les piquets auxquels ils étaient attachés. Après quelques heures, il essaya tous les piquets, les uns après les autres; un n'était pas, apparemment, aussi solide que les autres, car en réunissant toutes ses forces, Goulet qui, comme nous l'avons déjà dit était d'une force herculéenne, sentit le piquet auquel était attachée sa main droite, céder un peu. Après quelques moments d'efforts surhumains, la corde et le piquet s'en vinrent à lui. Alors, de ses deux mains, il arracha l'autre piquet; dans l'espace de quelques minutes, il se fut défait de tous ses liens. Malgré ses douleurs cuisantes, il se leva et alla chercher leurs couteaux de chasse et les couvertes, ainsi que les fusils; ensuite, il coupa les liens d'Adrien, toujours sans connaissance, l'enroula dans une des peaux de buffle. Il en fit autant pour lui-même et essaya de dormir, mais inutilement. Il enviait l'état de torpeur de son jeune compagnon qui, mort au monde pour le présent du moins, semblait dormir. C'est comme cela que le lendemain les trouva. Adrien n'avait pas encore repris connaissance et Goulet commençait à craindre qu'il meure de ses blessures. Il se leva, détendit ses membres endoloris et attendit. Une heure plus tard le jeune homme ouvrait les yeux et, se rappelant ce qui s'était passé, les ferma de nouveau, croyant à un cauchemar. Mais les douleurs qu'il ressentait le rappelèrent à la réalité. De temps en temps, Goulet lui demandait s'il avait faim. A sa réponse négative, il comprit que la douleur était encore trop vive pour ressentir la faim, mais quand même, il voulait avoir quelque chose de prêt. Aussi, coupant des morceaux dans l'une des peaux de buffle, il s'enveloppa les pieds, les attacha avec les courroies qui avaient servi à les ligoter et, après avoir dit à Adrien où il allait, il partit à la recherche de nourriture quelconque. Son fusil étant chargé à balle pour les buffles, il ne pouvait pas tirer les canards ou les outardes, car la charge était trop forte; il ne serait rien resté du gibier. Comme par hasard exprès, il n'y avait aucun buffalo en vue; il se contenta donc de ramasser des oeufs de canard, autant qu'il put en emporter dans les pans de sa robe de buffle. Arrivé près de son compagnon, il mit les oeufs tout près de lui et repartit avec son fusil. Il voulait avoir de la graisse pour mettre sur leurs plaies. Le seul animal qu'il vit fut un blaireau. Le coup de fusil emporta toute la tête de l'animal, mais comme ces animaux sont très gras à l'automne, il était loun de graisse; aussi, en eurent-ils en quantité pour en enduire toutes leurs plaies. Ils ne pouvaient pas faire de feu n'ayant pas de briquet ils mangèrent la chair du blaireau toute crue, et aussi des oeufs, qui les désaltérèrent assez pour empêcher la soif de les faire trop souffrir. Après ce copieux repas, ils

s'enroulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent. Ils furent réveillés par le bruit que faisaient plusieurs chevaux au galop. C'était un peloton de soldats; ils avaient entendu le coup de fusil quand Goulet avait tué le blaireau et c'est ainsi qu'ils étaient arrivés. Les soldats avaient de l'eau; donc, ils purent boire à leur soif; ensuite, ils pensèrent de nouveau leurs plaies et, prenant les deux hommes à cheval derrière eux, ils se rendirent à St-Paul par petites journées pour ne pas les fatiguer trop. Ils arrêtaient souvent, et c'est pendant ces arrêts que les deux voyageurs leur racontaient en détail toutes les péripéties du drame dont ils avaient été les victimes. Rendu à St-Paul, Adrien demanda aux soldats de le conduire chez Adéline. Elle les reçut tous deux à bras ouverts et leur promit de bien prendre soin d'eux. Leurs plaies n'étaient pas encore envenimées; aussi, en se servant des onguents de Wichita, ils commencerent aussitôt à prendre du mieux. Adrien avait maintenant 20 ans. Quand je l'ai connu, il enleva une fois sa chemise et nous fit voir les cicatrices qui couvraient son dos et sa grosse poitrine bombée. Il disait en riant: ça ne m'a pas empêché de vivre jusqu'à 70 ans. Mais revenons à nos deux hommes. Goulet, plus taciturne que jamais, avait envie d'abandonner cette vie de dangers continuels. Comme de raison, il n'était plus question de reprendre leurs voyages pour plusieurs mois au moins. C'était à l'automne de 1856 quand ils arrivèrent à St-Paul. Ils devaient y passer deux années complètes, reprenant lentement leurs forces. Nous nous demanderons pourquoi avaient-ils continué à s'exposer à de si terribles dangers pendant de si longues années. Dieu seul le sait. C'est à ces aventuriers forts et courageux que nous devons la paix et la tranquillité dont nous jouissons aujourd'hui. Remercions-les de tout notre coeur.

Les deux hommes savaient qu'ils ne faisaient pas bien de procurer des liqueurs enivrantes aux sauvages; aussi, avaient-ils promis de ne plus jamais le faire. Leur dernière expérience leur prouvait que c'était une chose très dangereuse. C'est la dernière fois qu'ils eurent à subir de semblables supplices. Comme nous le verrons par la suite, Adrien n'avait formé aucun plan d'avenir. A 20 ans, l'âge où l'on fait des beaux rêves d'amour et d'avenir, lui demeurait enfermé en lui-même. Les épreuves et les douleurs avaient ajouté 20 autres années à son âge réel. En 9 ans, il avait eu l'expérience d'un homme de 50 ans et il savait bien que les années à venir ne seraient pas toutes aussi roses encore; mais il vivait au jour le jour; le lendemain, ça sera une autre journée, disait-il souvent. L'hiver de 1856-57 se passa comme cela, à ne rien faire pour les deux hommes. Adrien s'était pris ~~chambré~~

d'amitié pour le bambin d'Adéline. Il allait à l'école et les enfants, dont la majorité étaient de langue anglaise, le nommaient Andrew, ce qui, plus tard, devait créer certaines confusions avec le nom d'Adrien qui, lui aussi, fut surnommé Andrew par les habitants de langue anglaise des prairies. Adéline ne voulait rien prendre pour les avoir héberger. Elle disait: J'ai les moyens et cela je le dois à mon oncle Jérôme; donc, tous ceux qui portent le nom de Martineau seront toujours les bienvenus sous mon toit. Quand, à l'été de 1857, les deux hommes furent complètement rétablis, ils se trouvèrent de l'emploi à St-Paul et y demeurèrent deux ans avant de reprendre leurs pérégrinations. L'avenir nous dira quelles nouvelles aventures les attendaient. Tandis que nos deux hommes se guérissent et prennent leur temps avant de reprendre leurs voyages, prenons quelques instants pour avoir un aperçu de ce qu'étaient les Sioux et quelle était leur origine. C'est avec des documents authentiques en mains que je vous donne ces détails. D'après les ethnologistes, il y a environ 95,000 ans, des vagues d'asiatiques envahirent le continent américain en passant par le détroit de Berhing et descendirent les plaines du centre. Ils s'étendirent par toute l'Amérique du Nord. La première vague forma la tribu des Algonquins; la seconde, celle des esquimaux de la Sibérie, demeura dans la partie nord. Ces tribus vécurent en paix pendant plusieurs milliers d'années et devinrent très populeuses et se divisèrent en plusieurs autres tribus. L'une d'elles était la tribu des Iroquois, et une autre les Chippawas; Beaucoup plus tard, environ au temps où Notre Seigneur naquit, une autre vague d'asiatiques envahit de nouveau l'Amérique. Ces gens étaient des Himalayens, des gens braves et hardis mais aussi barbares et cruels. D'étape en étape, ils traversèrent le détroit de Berhing et, à leur tour, descendirent dans les plaines du centre du continent, faisant la guerre aux esquimaux et aux Algonquins avec un effet désastreux pour ces derniers. En quelques années, ces tribus furent refoulées vers l'Est, ce qui est aujourd'hui l'Ontario, le Québec et la Nouvelle-Angleterre. Les arrivants demeurèrent dans les territoires qui sont aujourd'hui les deux Dakotas, le Montana et le Minnesota. Plusieurs siècles s'écoulèrent, jusqu'à peu près 1700, les Chippawas, qui habitaient le Wisconsin, acquirent des armes à feu des explorateurs blancs et firent une guerre à outrance à ceux qui maintenant avaient pris le nom de Dakota, ce qui voulait dire "alliés, amis". Les Chippawas, qui avaient eu beaucoup à souffrir à cause d'eux, trouvaient ce nom mal approprié, aussi les nommèrent-ils Nadawe-is-im, ce qui veut dire "serpents et ennemis", ce que les explorateurs changèrent en Nadowes-sioux, qui devint plus tard Sioux tout court. Devant les Chippawas armés de fusils,

les Sioux, comme nous les nommerons dorénavant, durent fuir à leur tour jusqu'à la tête du Missouri. Plus tard encore, ils s'emparèrent des chevaux sauvages, aussi nommés poneys ou bronchos; ils les domptèrent et s'en firent des coursiers rapides. Montés sur ces poneys, ils devinrent invulnérables et repoussèrent les Chippawas et reprirent ce qu'il considéraient leurs territoires de chasse. Les choses en étaient là quand se passèrent les faits que j'ai racontés dans mon histoire. Maintenant, chers lecteurs, vous savez comment les choses se passaient vers 1858 et vous ne serez pas surpris de voir les Sioux mêlés presque partout dans mon récit. Les cruautés qu'ils exerçaient étaient une manière à eux de décourager les blancs de venir chasser sur leurs territoires. N'eussent été les soldats du gouvernement américain, qui étaient bien armés, bien montés et bien nourris, il eut probablement fallu 200 ans de plus pour conquérir les plaines de l'Ouest. Comme cela s'est passé, les soldats repoussèrent les Sioux de bataille en bataille, jusqu'à ce qu'en lieu la dernière, à Greasy Grass River, dans le Wyoming, en 1876. Aujourd'hui, les restes de cette tribu altière sont confinés dans quelques réserves.

Maintenant, disons quelques mots des buffalos et des différents usages qu'en faisaient les sauvages. Disons d'abord qu'ils les nommaient Pte, ce qui veut dire Oncle. Leur dieu était Ki-ra-ka-ra-ki-we, le grand mystère ou dieu inconnu, celui qui fit le premier homme et toutes les choses qu'il voyait. Le buffalo étant une providence pour eux puisqu'il leur fournissait leur subsistance et tout ce dont ils avaient besoin; ils l'associaient à Dieu en le nommant leur oncle ou frère de Dieu. Les buffalos leur fournissait d'abord la viande fraîche, pour l'usage de tous les jours, la viande sèche et le gras pour le pimican et toutes sortes d'autres nourritures. Les vessies des gros taureaux étaient grattées, lavées et remplies de pimican; elles en contenaient 5 à 8 livres chacune. Certaines parties des entrailles aussi étaient remplies de cette viande, qui était accrochée au haut des teepees ou tentes pour être fumées. La ^{peau} peau leur servait de couverture d'hiver. Et pour l'été, les peaux étaient tannées et de cette façon, servaient à faire des jambières, des mocassins, leurs tentes. Ces tentes étaient des gaules recouvertes de peaux; elles étaient légères, aérées, confortables et faciles à changer de place. La peau des plus gros tauraux, étendues sur de fortes branches de saules, devenaient leurs fameux canots, bull-boats, légers à transporter et dans lesquels montait l'indien avec toute sa famille. La peau du cou, quand elle était sèche, ser-

servait de bouclier; elle était impénétrable aux lances et aux flèches; des sortes de valises et boîtes étaient aussi faites ~~de~~ de peau crue avec le poil rasé. Les lisses de leurs traîneaux à chiens étaient faites de côtes de buffalo, les pioches et les pelles l'étaient avec les omoplates. Les pieds, bouillis, faisaient de la colle dont ils se servaient pour cimenter la pointe de leurs lances et flèche, et le poil servait de coussins et de rembourrages pour les selles. Ils prenaient aussi des os pour en faire des aiguilles; le fil était tiré du gros nerf de l'épine dorsale qui, une fois séché et ensuite battu avec de gros batons, s'effilait par brins tenus et très résistants. Les cordes de leurs arcs étaient aussi faites de ces nerfs. Les cornes servaient de cuillers. Avec la peau, on faisait aussi des chaudrons pour bouillir la viande, et jamais le feu ne les endommabait, aussi longtemps qu'il y avait du liquide dedans. La peau des jarrets et des genoux, coupée de la longueur nécessaire, ~~fa~~ faisait des bottes très résistantes, et beaucoup d'autres choses trop nombreuses pour pouvoir les énumérer toutes. Vous avez là, chers lecteurs, une idée de la valeur de cet animal pour les sauvages, et vous comprenez mieux pourquoi ils le vénéraient comme une quasi divinité. Quelquefois, ils faisaient des danses en son honneur, qui duraient plusieurs jours, ne cessant que lorsque tout le monde était épuisé. C'était un grand honneur pour eux d'être éventrés par les cornes d'un buffalo; ils étaient sûrs d'aller chasser pour toujours dans les territoires du Grand Mystère, en sa compagnie. Le vol entre eux n'existait pas, parce qu'il n'avait aucune raison d'être, tout étant en commun. S'ils avaient faim, il y avait toujours de la viande qui bouillait dans un grand wigwam ou tente cuisine, et tout étant en commun, il n'y avait aucune gêne de se servir à n'importe quel temps du jour ou de la nuit. Chaque animal tué devenait la propriété de tout le monde. Celui qui aurait essayé de s'approprier quelque chose aurait inmanquablement été mis à mort.

Maintenant, revenons à nos deux hommes au moment où ils s'appareillaient à reprendre leurs voyages. C'était la fin du mois de mai 1858. Adrien avait 22 ans. Etant tous deux parfaitement guéris encore une fois, ça leur pesait de mener une vie tranquille. Goulet avait dix ans de plus qu'Adrien et il disait: Encore deux voyages comme le dernier et j'en aurai assez. Ce printemps-là, ils partirent à cheval comme ils l'avaient déjà fait une fois. Ça allait beaucoup plus vite. Quand ils arrivèrent dans les prairies du Nord Dakota, comme les voyageurs nommaient ces plaines maintenant, ils furent surpris du nombre toujours croissant des buffalos, malgré le grand nombre que les sauvages et les blancs tuaient, et les

hécatombes causées par les feux de prairie. Cette année, l'herbe était plus haute et abonfante que d'habitude; les gergeaux ou pois sauvages s'entremêlaient avec le foin de prairie au point que, par moments, leurs montures étaient incapables de se frayer un passage; il leur fallait rebrousser chemin et trouver une autre route. C'était dans la saison du rut pour les buffalos, le temps de l'acouplement. A tout instant, ils assistaient à des batailles entre les ~~bumm~~ taureaux. Dans ces temps-là, ce n'est pas prudent de s'approcher d'eux; aussi, se tenaient-ils à distance. En arrivant à la rivière Pembina, comme de coutume, les Chipewas étaient campés. Les hommes furent tout surpris de voir au milieu d'eux un canadien-français du nom de Félix Latreille. Il était arrivé au Fort Gary, aujourd'hui Winnipeg, 3 ans auparavant; il était à se ~~brûler~~ ^{bâtir} une maison de pièces de chêne équarries; aussitôt qu'elle serait finie, il irait chercher sa jeune femme. Il avait remonté la rivière Rouge en canot jusqu'au fort Pembina, à l'embouchure de cette rivière, qu'il avait remontée jusqu'à l'endroit choisi pour bâtir sa maison. C'est dans cette maison-là que j'ai demeuré avec ma famille 9 ans, de 1905 à 1914. Latreille parlait le français et plusieurs langues sauvages. Aussi, était-il à l'aise avec les Chipewas. Nos deux hommes demeurèrent plusieurs jours à la rivière Pembina, et c'est là qu'ils furent témoins d'une chose qu'ils n'avaient jamais vue encore. Un matin, les indiens les amenèrent à l'endroit qu'ils appelaient l'enclos à boucherie. Il y avait là une cinquantaine de buffalos de toutes sortes. Le plus curieux, c'était que ces animaux n'étaient gardés là que par des branches de saule enfoncées dans la terre de deux pieds en deux pieds, et inclinées en avant, à l'encontre du soleil, c'est-à-dire à gauche; ils savaient que ces animaux ne tournent jamais à droite, sur le même sens que le soleil quand ils veulent défendre les veaux contre les loups. C'était très simple; il suffisait de commencer à les foire tourner et ils continuaient jusqu'à ce que les sauvages les relâchent après avoir tué les animaux qu'ils voulaient. Nos deux hommes s'achetèrent plusieurs sacs de pimikin, qu'ils chargèrent sur leurs poneys à bagages. Goulet aimait à se faire quelques caches le long de la route en cas de nécessité. Après que le feu de leur campement était éteint, ils ~~grat~~ grattaient les cendres et enterraient de cette viande, la recouvraient de terre puis de cendre. La viande était en sûreté, parce que jamais les loups ou autres animaux ne grattaient là où il y avait eu du feu. S'ils manquaient de nourriture à leur retour, c'était alors bien facile d'aller à la cache, dont ils pouvaient toujours trouver l'emplacement par des marques qu'eux seuls connaissent. Ça pouvait quelquefois leur sauver la vie.

Le trajet s'accomplit sans incident et ils rencontrèrent de nouveau les Montagnais et, cette fois, le chef, par reconnaissance, dit aux deux hommes que s'ils pouvaient passer un mois avec eux, qu'ils les conduirait là où ils prenaient les cailloux brillants. Mais, comme il était déjà tard dans la saison, la chose fut remise à l'année suivante. Ils se hâtèrent de se rendre à Calgary, car Goulet avait un pressentiment que quelque chose allait se passer. Les froids étaient venus beaucoup plus tôt cet automne fr 1858; tout était gelé quand ils traversèrent les prairies du Nord Dakota; et quand ils arrivèrent sur les buttes de Pembina, ce qui s'offrait à leurs yeux n'était que désolation. Un feu de prairie avait passé et, à cause de la plus grande quantité d'herbe que d'habitude, le feu avait dû être terrible, parce que quantité de buffalos et d'autres animaux sauvages qui avaient péri était énorme. Quand ils descendirent dans la plaine, c'était par milliers qu'ils pouvaient les compter. Comme il faisait très froid, la chair de ces animaux était très bien conservée. De grandes quantités de gros loups, et même plusieurs ours, parmi lesquels quelques ours gris. Ces animaux monstrueux se nourrissaient de ces carcasses; ils étaient tellement rassasiés qu'à peine levaient-ils la tête quand les voyageurs passèrent. Les voyageurs étaient désireux d'être rendus là où les Chippawas étaient campés au printemps. Quand ils furent arrivés, il n'y avait aucun vestige d'eux. Ils avaient dû fuir à temps, autrement il y aurait eu des ossements humains ou autre chose qui serait demeuré. Donc, ils continuèrent leur route, faisant manger leurs poneys dans les coulés où le feu n'avait pas tout brûlé à cause de la trop grande humidité. Ce fut ainsi jusqu'au lac Rouge, qui est à la tête de la rivière du même nom; ils ne virent aucun Sioux. Tout paraissait tranquille dans cette désolation, tout étant brûlé; aucun buffalo ne pouvait subsister. Ils arrivèrent à St-Paul à la fin d'octobre. Il n'y avait pas de temps à perdre pour reprendre leur voyage d'hiver avec leurs chiens. Après une courte visite chez Adéline, ils s'appareillèrent aussitôt que possible. Vers la mi-novembre, ils repartaient avec leurs traîneaux chargés de toutes sortes de marchandises pour les échanges. Mais cette fois, il leur fallut aller beaucoup plus à l'ouest, vu que les tribus avaient du déménager là où il y avait des buffalos vivants. Ils durent aller jusqu'à la rivière Souris. Là, ils échangèrent de leurs marchandises pour de belles peaux de fourrure. Ces tribus étaient des Arikanas, tous de la tribu des Siouans, famille des Sioux. Ils portaient tous trois plumes d'aigle dans leurs cheveux, une au-dessus de chaque oreille et une autre qui allait en avant au-dessus du front. Aussi, étaient-ils très faciles à distinguer

49

des autres tribus. L'hiver de 1858-1859 fut extrêmement rude; aussi, durent-ils souvent coucher dans la neige. Mais tout se passa sans incident fâcheux. Les échanges furent très lucratifs. Partout où ils arrêtaient pour en faire, les peaux rouges leur demandaient de l'eau de vie. Alors, Adrien et Goulet leur répondaient qu'ils n'en vendaient plus, parce que ~~en~~ c'était trop dangereux, pour eux et pour les sauvages aussi. Et c'est ainsi qu'ils tenaient leur promesse de ne plus jamais vendre de boisson enivrante aux peaux rouges.

Au printemps de 1859, ils firent encore le voyage à cheval, car il leur fallait faire un grand détour. Ils savaient que l'air serait tellement empesté dans le Nord Dakota par la décomposition de milliers de carcasses d'animaux qu'il leur serait impossible de passer par-là. Ils suivirent donc la route de l'hiver précédent, n'ayant que la malle et leurs bagages personnels, ils couvraient une grande distance par jour. Passant par la rivière Souris et la montagne aux cyprès, ils arrivèrent à Calgary trois semaines en avance. Aussi, résolurent-ils d'aller chez les Montagnais; il leur tardait de voir l'or à sa source. Ils furent reçus en amis et partirent avec les peaux rouges. 6 jours après, ils campèrent près d'une montagne. Le lendemain, de bonne heure, les indiens ~~immédiat~~ les guidèrent près d'une petite rivière. C'est là, dirent-ils. C'était incroyable les petits morceaux d'or qu'il y avait parmi les roches de la grève. Ne se laissant pas éblouir par cette richesse inouïe, ils en remplirent plusieurs petits sacs de peau crue qu'ils avaient apportés à cet effet, et s'en retournèrent au camp des sauvages, se promettant bien de revenir toutes les fois qu'il leur serait possible de le faire. Leur argent étant à peu près épuisé, ils avaient hâte de convertir cet or en valeur courante. Le retour s'effectua sans encombre. Ils rencontrèrent plusieurs bandes d'Arkansas, mais tous semblaient pacifiques et passaient leur chemin. C'est ainsi qu'ils revinrent à St-Paul à l'automne de 1859. Nous passons sous silence leur voyage de 1859 à 1860 car rien de particulier ne vint marquer leurs prérégrinations. Les soldats américains semblaient parfaitement capables de contenir les incursions des Sioux; aussi, nos deux hommes se sentaient plus en sûreté que jamais. Au printemps de 1860, nos voyageurs décidèrent de prendre leurs charrettes. Ayant de l'argent, ils les chargèrent de grosses charges de marchandises, pensant faire plus du double dans leurs échanges. Mais, la malchance les attendait. Ils n'avaient environ que 400 milles de faits quand une bande d'environ 200 Arkansas fondirent sur eux. Ils n'eurent que le temps de jeter un fusil tout chargé dans l'herbe d'une coulée et ce fut fait en un clin d'oeil. Tout leur fut enlevé, même leurs vêtements et chaussures, n'ayant que leur

50

caleçons de peau de chevreuil. Aussitôt arrivés, aussitôt partis, mais cette fois, ils ne furent du moins pas torturés, mais ce n'était guère mieux que d'être laissés comme cela à 400 milles d'aucune habitation; c'était la mort presque certaine. Aussi, se mirent-ils à genoux et prièrent comme ils n'avaient jamais prié depuis longtemps, promettant à Dieu que s'ils leur laissait la vie, de s'approcher des sacrements aussitôt qu'ils en auraient l'occasion. Après cette prière, ils arrachèrent de l'herbe sèche et en firent un gros tas. Ils n'avaient aucun moyen de faire du feu. Ils se couchèrent sans manger dans ce tas de foin, se mettant tout près l'un de l'autre pour se réchauffer. C'est ainsi que le matin arriva, fiévreux et n'ayant presque pas dormi. Le soleil se leva et avec lui l'espérance. Mais, que pouvaient-ils espérer, n'ayant qu'un seul coup de fusil à leur disposition. Ils n'avaient qu'à attendre la Providence. Elle ~~vint~~ ^{vint} dans l'avant-midi, contre toute attente. Ce fut Goulet qui vit le premier un point noir du côté de l'Ouest. Il fit signe à Adrien de regarder de ce côté-là; mais lui ne vit rien pour quelque temps, mais, au bout de quelques minutes, lui aussi vit quelque chose. Pour commencer, ce ne fut qu'un point noir à l'horizon. De minute en minute, le point noir grossissait. D'abord les deux hommes pensèrent que c'était un homme à cheval, mais ensuite ils purent distinguer que c'était un buffalo. Alors, ils allèrent chercher leur fusil caché dans l'herbe de la coulée et attendirent encore. Ils se dirent l'un à l'autre; serait-ce la réponse à notre prière. S'il en est ainsi, l'animal va passer tout près de nous. En effet, il s'en venait droit sur eux. C'était une chose extraordinaire de voir un buffalo seul comme cela galopper dans la prairie. La question était: lequel des deux hommes devait tirer sur la bête. Adrien dit à Goulet: Tires, toi, je tremble trop. Pendant ce temps, l'animal s'approchait. Quand il fut à une vingtaine de pas, Goulet lâcha le coup. La balle frappa le buffalo dans le défaut de l'épaule et en plein cœur. Il fit 3 ou 4 culbutes, par l'élan qu'il avait; il ne fut pas plus tôt tombé, que les deux hommes se jetèrent sur lui et burent à longs traits le sang qui coulait de la blessure. Réconforté par cette nourriture nourrissante, ils se couchèrent près de l'animal mort, du côté du soleil, et s'endormirent exténués de privation et de fatigue. Quand ils s'éveillèrent, il faisait noir. Impossible de dire s'ils avaient dormi 24 heures ou 50, mais ça devait faire longtemps car la faim tirait leurs entrailles. Alors, ils prirent du sang coagulé à pleines mains et firent un autre bon repas. Comme il leur fallait attendre le jour pour dépecer l'animal, ils apportèrent de grosses brassées de l'herbe qui leur avait servi de lit la nuit précédente, l'empilèrent auprès de l'animal

et se couchèrent de nouveau. Ils ne dormirent pas, mais au moins ils avaient chaud. Quand le jour fut venu, ils se demandèrent comment ils allaient enlever la peau et tailler la chair de l'animal. Pour vous et moi, c'eût été une chose impossible, mais pas pour eux. Leurs premiers soins furent d'aller à la recherche d'os de buffalo, qui sont toujours très nombreux dans les prairies. Ayant trouvé ce qu'il leur fallait, ils cassèrent des gros os des pattes en les frappant l'un sur l'autre. Après quelques essais, ils réussirent à avoir ce que, à la rigueur, on pouvait appeler des couteaux. En les frottant longtemps sur des cailloux, ils s'en firent des outils capables de trancher la viande et d'enlever la peau du buffalo. La première chose qu'ils firent fut de tailler des bottes dans les jarrets et les genoux, en coupant la peau de la longueur requise, sans la fendre ~~en~~ et en la tournant à l'envers; ils eurent ce qu'il leur fallait. Aussitôt, ils enfilèrent ces bottes rudimentaires et continuèrent à se tailler une chemise chacun. Ayant tourné le poil en dedans, ils s'affublèrent de cette sorte de vêtements qui étaient beaucoup mieux que rien du tout. Ensuite, ils se mirent à dépecer la meilleure viande. La bosse, qui est excellente, le quartier de derrière, tout cela fut coupé en lanières aussi longues que possible. Cette chair fut étendue sur les restes la peau, au soleil. En trois jours, elle était assez sèche pour l'empêcher de se gâter. Il y avait une semaine qu'ils avaient été attaqués par les Arkasas. Quand tout fut prêt pour leur départ, ils étaient curieux à voir dans ces accoutrements de peau crue avec, sur leurs dos, environ 100 livres de viande sèche qu'ils avaient enfilés dans des lanières de peau. Leurs têtes étaient nues, mais leurs épaisses chevelures les préservaient suffisamment des ardeurs du soleil. Une chose les intriguait cependant: c'était cet animal providentiel qui était venu ainsi seul vers eux. Une idée ^{vint} ~~vint~~ à Adrien; pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt. Il s'approcha et ouvrit les paupières de la bête; alors, ils s'aperçurent que ses yeux étaient blancs; il avait été aveugle, ç'avait été la raison. Sans plus tarder, ils partirent, s'acheminant vers le ~~nord~~^{nord}-ouest, ils savaient qu'ils devaient avant longtemps arriver à la rivière Souris. Ils avaient de la nourriture pour plusieurs jours, mais leur ~~problème~~^{problème} ~~principal~~ était l'eau. Que boiraient-ils? Il y avait bien l'eau de marais, mais elle était ce que les sauvages appelaient Wi-chi-kin, puante et même dangereuse à boire. Quand le soleil chauffait fort, la soif les tourmentait. Aussi, résolurent-ils de ne voyager que la nuit. Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à la rivière Souris. Là, ils attendirent quelques jours afin de reprendre leurs forces et décidèrent de remonter le cours de la rivière pour avoir de l'eau

le plus longtemps possible, espérant toujours rencontrer quelques tribus amies avec laquelle ils pourraient demeurer quelques jours. Jour après jour, ils marchèrent ainsi sans rencontrer personne. Enfin, après avoir marché trois semaines, un parti de chasseur venant de Winnipeg les rejoignit. Ils étaient environ une cinquantaine, bien armés, avec charrettes et poneys; ils s'en allaient vers le Missouri chasser le buffalo. Les deux hommes furent bien accueillis; on leur donna des vêtements convenables. Après avoir raconté leur histoire, ils décidèrent de rester avec la troupe jusqu'à ce qu'ils aient une chance de retourner à St-Paul. Mais, il devait s'opérer beaucoup de choses avant que leurs projets s'accomplissent.

Parmi ces chasseurs, il y avait deux hommes qui devaient dans un avenir rapproché se faire remarquer par leurs prouesses. L'un se nommait John L. Sullivan et l'autre ^{Sam} ~~Sam~~ Cody. Sullivan était depuis quelque temps seulement arrivé d'Angleterre, et avec toute la brogue de la race anglo saxonne, il disait à qui voulait l'entendre, qu'il avait appris le pugilisme d'après les méthodes du Marquis de Queensbury et qu'il pouvait l'enseigner à qui voudrait l'apprendre. Au bout de quelques jours, comme personne ne se présentait, Goulet dit à Sullivan qu'il aimerait cela apprendre quelques-unes de ces méthodes. Sullivan ne fut pas lent à s'apercevoir que Goulet en savait autant si non plus que lui. Aussi, se bornait-il à parer les coups que Goulet lui envoyait drus et serrés, mais ce fut en vain. Voyant enfin sa chance, Goulet le frappa de son poing gauche à la pointe du menton. Les genoux de Sullivan se bouclèrent sous lui et il s'écroula tout d'une pièce. Plus tard, quand Sullivan eut conquis le titre de champion de l'univers, il disait en riant: une chance que Louis Goulet n'était pas ici, car ce serait lui le champion. Sam Cody, lui, était d'une habileté toute différente; c'était avec un fusil qu'il faisait merveille. La troupe était équipée de fusils nouveaux, avec détonateur à caps au lieu de briquets; et Sam avait la réputation de ne jamais manquer son animal.; quand il tirait, il frappait toujours au coeur; s'il n'était pas sûr, il attendait un peu.

Bientôt la troupe arriva à l'ouest du Nord Dakota; les buffalos étaient très nombreux. Un jour, les chasseurs se dirent: c'est le temps d'avoir un ~~nombinat~~ contest pour savoir lequel d'entre nous pourrait tuer le plus de bisons. Ils nommèrent donc 4 hommes entre ceux qu'ils croyaient les meilleurs tireurs de la bande. De ce nombre était Sam Cody. Le lendemain, tous les quatre étaient ^{Prêts} ~~prés~~. Chacun un bon fusil et, au lieu de balles fondues d'avance, ils avaient une sorte de broche de plomb de la grosseur d'une balle enroulée autour de leur poitrine; ils en coupaient avec leurs dents un morceau d'un pouce de long; de cette manière,

ils pouvaient recharger plus vite. A six heures du matin, ils commencèrent la tuerie. Galopant à côté des buffalos, à la même vitesse qu'eux. Aussitôt leurs fusils rechargés, ils tiraient toujours à gauche pour ne pas se blesser entre eux. Et ainsi jusqu'à six heures du soir. Les autres chasseurs suivaient, comptaient et dépeçaient les animaux morts. Cody en tua 247; les autres en avaient 150 chacun en descendant. Cody fut proclamé vainqueur. Ses compagnons le surnommèrent "Buffalo Bill". Qui de vous n'a pas lu quelque chose se rapportant à lui? Ou peut-être l'avez-vous vu quand il donnait des démonstrations de son habileté au revolver avec le cirque Barnum and Bailey. Mais, c'était beaucoup plus tard, aux environs de 1880, après le jour où il gagna le concours, personne ne se mesura plus avec lui. Quand toute cette viande fut convertie en lanières séchées et en pimikin, les cinquante charrettes avaient tout ce qu'elles pouvaient contenir. Les chasseurs décidèrent de s'en retourner à Winnipeg avant, que l'hiver fit son apparition; ce qui fut fait. Pour Goulet, c'était l'occasion qu'il attendait depuis une couple d'années. Mais Adrien ne voulut pas aller avec lui à Winnipeg et il décida de retourner à St-Paul. Il y avait plus de dix ans qu'il voyageait avec Goulet. Ce qu'il savait, il l'avait appris de lui; aussi, la séparation des deux amis fut pénible; mais après avoir partagé tant de dangers et de ~~vicissitudes~~ vicissitudes, ça paraissait incroyable qu'ils en fussent arrivés à un tel tournant dans leurs vies, mais c'est ce qui arriva. Goulet s'en alla avec le parti de chasseurs à Winnipeg et Adrien se joignit à une autre troupe qui se rendait à St-Paul. C'était à l'automne de 1860 quand il arriva; il n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez Adéline, qui fut grandement surprise de le voir, car tout le monde les pensait morts, lui et Goulet, car aucune nouvelle d'eux ne leur était parvenue depuis leur départ au printemps. Elle lui dit de venir demeurer avec elle aussi longtemps que ça lui plairait. Il accepta, car, franchement, il ne savait que faire. C'était la première fois qu'il se trouvait complètement seul depuis son départ de chez son père. Maintenant, il fallait qu'il se décide s'il allait continuer à charroyer la malle ou faire autre chose. Une chose le préoccupait, c'était la promesse qu'il avait faite de remplir ses devoirs religieux. Comme le Père Janet était à St-Paul, la chose fut facile. De plus, le prêtre lui dit que, durant l'été, on avait bâti une petite église près de la rivière Pembina, au pied des buttes du même nom, et qu'elle avait été dédiée à St-Joseph et que les missionnaires allaient y célébrer la messe de temps à autre. C'était Félix Latreille qui l'avait bâtie; elle était faite

de pièces de chêne équarries. Elle existe encore à Walhalla; elle a été transportée au pied des buttes et elle est assez bien conservée après 90 ans d'existence.

Le jeune garçon d'Adéline avait 10 ans passés; il était joli enfant et faisait prévoir la stature et la force de son père, mais il avait la douceur et les dispositions de sa mère, rempli de talent. Il était le premier à l'école; Adéline en était fière; elle faisait de beaux projets d'avenir pour lui. S'il voulait bien faire, son avenir était assuré; il hériterait du magasin et du commerce établi sur des bases solides, car elle ne voulait pas se remarier; elle était toute dévouée à son fils. Pour Adéline, à présent qu'il était seul, il faisait lui aussi des projets d'avenir pour lui-même. Depuis quelque temps, la loi des homesteads était en vigueur; les colons arrivaient en foule dans les Dakotas; le commerce des fourrures n'était plus aussi lucratif, aussi, songeait-il souvent à prendre une terre, lui aussi. Il savait juste la place où il irait s'établir quand le moment serait favorable; c'était au Sud de la rivière Pembina, dans cette plaine dont le sol était si riche que tout poussait d'une manière luxuriante; le foin naturel était mêlé de gergeaux et venait à la ceinture d'un homme. Le long de la rivière, il y avait du bois en abondance et surtout une grande quantité de beaux chênes bien droits, dont on pouvait se servir pour construire des bâtiments de ferme, maison, étables, grainerie. Les pruniers sauvages étaient partout à la lisière du bois. Pendant l'été, les roses naturelles formaient un panorama de toute beauté. C'était la plus belle de toutes les nombreuses places qu'il avait vues durant tous ses voyages. Comme de raison, tous ces projets n'étaient encore qu'à l'état d'embryon et il devait se passer plusieurs années encore avant qu'ils se réalisent. Mais, quand même, il se plaisait à penser à cela. En attendant, il lui fallait faire quelque chose pour vivre, car toutes ses économies s'étaient fondues quand les peaux rouges l'avaient dévalisé. Les officiers des postes lui avancèrent même l'argent nécessaire pour appareiller sa traîne à chiens, mais cette fois il ne chargea que de marchandises. Il voulait voyager à la légère, comme il disait, pour aller plus vite. Son plan était d'aller chez les Montagnais et rapporter de l'or; c'était plus léger qu'un gros chargement de marchandises et valait beaucoup plus; c'est ce qu'il fit. Comme il manquait son compagnon durant ces longs mois d'hiver, seul et toujours seul. A la longue, il s'y habitua et le trajet lui parut moins long. Quand il revint au printemps, il était content; il avait de l'or pour plusieurs milliers de dollars. Depuis 11 ans qu'il faisait ce trajet et tou...

ses économies s'étaient évanouies à rien; ce serait-il la même chose cette fois-ci? C'est ce que l'avenir nous fera connaître. Au printemps de 1861, il avait 25 ans et portait une longue barbe noire. La barbe était de mode; tous les voyageurs la portaient. Il partit à cheval avec un poney pour son bagage et la malle. Mais, il commença à sentir des douleurs dans tous les muscles et les jointures, aux hanches, aux genoux, aux épaules, si bien qu'en peu de jours, il était crampé raide, pouvant à peine remuer. Que faire tout seul? Il n'y avait que deux choses; l'une consistait à tuer un buffalo, le vider de ses entrailles et se coucher dans le ventre de l'animal. C'était le remède des sauvages; la chaleur faisait sortir du corps de l'homme les dépôts qui causaient les douleurs. Mais, pour Adrien, ce moyen était impossible, pouvant à peine se remuer; l'autre était plus à sa portée; ce fut celui-là qu'il prit. Ayant fait rougir deux cailloux, il érigea sa tente et remplit un bassin ~~minimium~~ de peau crue avec de l'eau; il roula ces cailloux sous sa tente, il s'enveloppa d'une couverture et prenant des petites branches, il les trempa dans l'eau et en aspergea les cailloux chauds. Une valeur se forma aussitôt et de minute en minute plus intense, jusqu'au moment où il perdit connaissance. Combien de temps demeura-t-il ainsi? Ca n'avait pas d'importance, peut-être 2 ou 3 jours. Quand la faim se faisait trop sentir, il prenait quelques bouchées de pimikin qu'il avait mis à portée de la main. Quand il sentit ses forces revenir assez pour pouvoir se lever, il se mit et sortit de sa tente. Ses poneys étaient toujours là, les entraves aux pattes, qui mangeaient l'herbe autour de la tente. Il attendit 3 jours avant de repartir. Une chance que c'était l'été, car, cette fois, il aurait péri. Cela lui faisait haïr la vie solitaire et aussi, résolut-il de ne plus aller seul; cette fois-la fut la dernière. Quand il revint à St-Paul à l'automne de 1861, il chercha un compagnon pour son voyage d'hiver. Il le trouva dans la personne de Louis Leclerc. Pour aller au plus court, il fit les voyages d'hiver et d'été trois autres années avec son compagnon, mais jamais il ne lui parlait de l'or qu'il avait été chercher chez les Montagnais. Son secret et celui des sauvages fut bien gardé. Au printemps de 1865 arriva un événement qui décida du reste de sa vie. Ayant abandonné de conduire la malle, lui et Leclerc s'embauchèrent avec une bande d'aventuriers pour aller à la recherche de l'or dans le Montana, ce qu'ils nommaient dans le temps Virginia City, non loin de Butte de nos jours. Des voyageurs avaient rapporté des histoires fabuleuses de la quantité d'or trouvé dans ces parages. Ils rapportaient que dix hommes en avaient chargé un gros

radeau et descendaient la rivière Missouri quand, rendus aux rapides, leur radeau s'était brisé. Tout l'or qui était dans des sacs de peau crue était tombé dans la rivière et seulement 2 des 10 hommes avaient pu se sauver à la nage et revenir pour raconter l'histoire. Ces récits étaient bien faits pour enflammer l'imagination de ces hommes; aussi, partirent-ils allégrement avec l'espoir de faire fortune. C'est le contraire qui arriva. Quand la troupe arriva au pied des montagnes, soit maladresse ou inexpérience, ils établirent leur campement dans une vallée que des montagnes très élevées surplombaient de chaque côté. Durant le jour, les hommes s'éparpillaient partout autour à la recherche de l'or. Plusieurs d'entre eux étaient déjà revenus avec de gros morceaux du précieux métal. Rien ne faisait prévoir un désastre quand, une nuit, tous les hommes furent réveillés par un orage si terrible qu'ils pensaient que c'était la fin du monde. Un éclair n'attendait pas l'autre; l'eau tombait comme un rideau. En quelques minutes, l'eau descendit des montagnes en cascades et elle monta dans la vallée à plus de vingt pieds de hauteur. Ceux qui purent fuir grimpèrent les flancs des montagnes; les autres se noyèrent tous. Leclerc fut de ce nombre, mais Adrien se tenait entre deux grosses roches, pensant à chaque instant être frappé par l'éclair. Là, il promit de retourner à la civilisation et d'y demeurer. Les tentes, les charrettes et les poneys ~~étaient~~ avaient été emportées par l'eau, ainsi que les fusils, et, c'est sans armes et à pied que le lendemain, ce qui restait de la troupe entreprit la route de retour. Impossible de décrire tout ce qu'ils eurent à souffrir le long de ce trajet qui dura un mois. Mais la moitié seulement parvint au but; les autres tombèrent exténués le long de la route. Mais, l'endurance d'Adrien triompha encore une fois. Il fut un des survivants. Havre, à moitié nu, les pieds ensanglantés par les cactus de prairie, il n'était plus que l'ombre de lui-même lorsqu'il fut accueilli par la tribu des Chippawas, qui le soignèrent. Ainsi, chers lecteurs, finit la troisième partie de mon histoire de mon oncle Adrien.

Chapitre 9 4ème partie Adrien s'établit sur une terre

C'est au printemps de 1866 que nous rejoignons Adrien en train d'équarrir des pièces de bois en compagnie de Félix Latreille, qui, comme je vous l'ai dit déjà, était expert à ce travail. Adrien avait choisi le site de sa demeure assez près de la rivière Pembina, pour ne jamais manquer d'eau pour les besoins de la maison, et aussi pour les troupeaux de bestiaux et de

vigueur; les colons affluaient de toutes parts; les plaines du Nord Dakota se couvraient rapidement de petites bâtisses que les colons érigeaient en toute hâte, pour prouver leurs terres. Tout annonçait un avenir brillant. Mais, pour toutes ces gens, les troupeaux de buffalos étaient devenus une nuisance. Quelques-uns avaient essayé de faire des jardins et un peu de culture, toujours sans résultats, car un jour ou l'autre, leurs récoltes étaient anéanties par ces bandes immenses qui foulait tout sous leurs pieds; et l'on se demandait s'il en serait toujours ainsi. Apparemment oui, car rien ne faisait présager une telle extermination. Et cependant le temps approchait où pas un seul buffalo ne devait survivre à l'écatombe qui se préparait, ce que nous verrons bientôt. En attendant, chacun se servait de ces animaux pour tous ses besoins, à la manière des sauvages. Ce qu'ils appelaient alors battre le prairie. Ils se réunissaient en une seule troupe pour se mettre à l'abri d'attaques de la part des Sioux, et tuaient les buffalos en commun, se faisant ainsi des provisions pour l'hiver, pour eux et leurs familles. Ces colons avaient emmené avec eux des troupeaux de bestiaux et, au lieu d'un poney, ils attalaient un boeuf à leur charrette, d'où le nom de charrette à boeuf de la rivière Rouge. Ces boeufs très résistants pouvaient parcourir une distance de 30 à 40 milles par jour.. Maintenant, revenons à Adrien. Les travaux avançaient rapidement sous la direction de Latreille, qui s'y entendait à merveille. Aussi, à l'automne, la maison et les étables étaient prêtes. Toutes les planches étaient sciées à la main avec une scie de long. Les planchers et les portes étaient faites de ces planches de bois blanc, varlopées à la main. La couverture était faite de bardeaux de chêne fendu. Plusieurs colons étaient venus pour aider, avec leurs boeufs pour traîner les billots de chêne et aider à l'érection des bâtiments, bien contents d'aider tout en étant bien payés. Car, en ce temps de pénurie générale, Adrien était l'homme le plus à l'aise de tous. Personne de ce temps ne sut jamais la source de sa fortune. Son secret mourut avec lui en 1910. Félix Latreille avait sa famille avec lui depuis quelques années, et sa maison, sise tout près de la rivière, n'était qu'à un demi-mille à l'ouest des bâtisses d'Adrien. Entre les deux places, un chemin avait été nettoyé de tous les arbres et souches pour que les charrettes puissent y circuler. Un autre chemin avait aussi été ouvert du côté sud jusqu'à la sortie du bois, environ un demi-mille, afin de pouvoir charroyer le foin qui était mis en gros melons près des étables. Le foin était tout coupé à la main; il n'était pas question de machine d'aucune sorte alors. Tous les colons s'offraient

pour lui aider, étant certains d'être bien payés par Adrien, soit en argent soit en marchandises. C'est ainsi que s'écoula l'été de 1866. A l'automne, il acheta une centaine de têtes de bestiaux, ayant tout le foin dont il avait besoin à cet effet. Les garçons de Latreille s'offrirent pour prendre soin des animaux, donner le foin et les conduire à la rivière pour boire. Plus tard, il leur fallu couper des tranchées dans la glace afin que les animaux puissent s'abreuver. Adrien avait 30 ans quand il s'établit sur sa terre, et en peu de temps, il lui sembla qu'il avait toujours mené cette vie. Tout de suite, il se trouva dans son élément. En peu de temps, les nouveaux colons surent où aller pour s'acheter une paire de boeufs ou des poneys ou chevaux. S'ils n'avaient pas d'argent, leur crédit était bon. De temps à autres, Adrien les engageaient pour bûcher l'hiver ou faire les foins l'été, et chacun y trouvait son profit. Durant les 35 ans qu'Adrien fit de ces affaires, jamais il n'eut de livres de comptes tout était dans sa tête, dans sa mémoire, qui était phénoménale. Quand quelqu'un lui demandait: Combien te dois-je?, une minute lui suffisait pour donner la réponse exacte. Parmi ces nouveaux arrivés, il y en avait plusieurs d'instruits et qui tenaient leurs comptes. Ils étaient toujours grandement surpris de voir que n'importe quand ou n'importe où, ils avaient toujours la réponse juste. C'était vraiment invraisemblable qu'un homme puisse tenir tant de choses dans sa tête, car il y eut un temps où le montant de ses affaires se chiffrait dans les environs de \$100,000 par année: des achats, des échanges. Jamais un homme ne venait le voir pour faire des marchés sans s'en retourner satisfait de sa journée.

Pendant l'été de 1867 tous les colons à 100 milles à la ronde organisèrent une grande chasse aux buffalos. Félix Tareille y prenait part ainsi que trois de ses garçons: Moïse, Alexandre et Napoléon, ainsi que la plus vieille des filles, Josephine, qui avait alors 15 ans et était grosse et forte déjà comme un homme. Je la mentionne, car bientôt, elle devait marier Adrien. Parmi les autres qui prirent part à cette chasse, il y avait Jos Rolette, de Pembina, Pierre Bottineau, les deux frères Deas, John et Michel, le missionnaire, le Père Jans qui venait souvent en mission à St-Joseph de Walhalla, et aussi Buffalo Bill, qu'il ne faut pas oublier car, par son adresse il allait plusieurs hommes. C'est durant cette année qu'il commença à fournir la viande nécessaire pour nourrir les brigades d'hommes qui commençaient à construire le chemin de fer Great Northern Pacific, de St-Paul à Fargo, travail qui devait prendre plusieurs années, à cause des Sioux qui faisaient tout en leur pouvoir pour les

mû d'empire de rail, triompha. En tout, avec les femmes, il y avait environ 800 personnes dans cette bande. Ils ne craignaient pas d'attaque des sauvages, mais c'est cependant ce qui arriva. Il y avait quatre jours que la chasse était commencée quand leurs éclaireurs vinrent leur dire que les Sioux s'avançaient vers eux, en grand nombre. Aussitôt, les boeufs furent dételés et les charrettes mises en rond, les timons en l'air, pour protéger autant que possible les femmes et leurs jeunes. Ce ne fut que vers 4 heures de l'après-midi que les Sioux s'approchèrent avec leurs Hoop! hoop! Ils se mirent à tourner autour du campement, comme c'était leur habitude, et à lancer des flèches en l'air. Ces flèches redescendaient en dedans du cercle des charrettes. Quelques personnes auraient même été atteintes, quand le Père Janet monta sur une charrette en tenant son crucifix au-dessus de sa tête et faisant de grands signes de croix dans l'espace. A cette vue, les Sioux les plus rapprochés tournèrent de bord et s'enfuirent et toute la bande les suivirent. Au soleil couchant, tous avaient disparu. Les chasseurs, ~~marahmamm~~ ^{craignaient} qu'ils ne reviennent durant la nuit, mais le Père Janet les rassura en leur disant de ne rien craindre, qu'ils ne reviendraient plus. En effet, tant que dura la chasse, ils n'en virent pas un seul. Au bout de trois semaines, tous s'en retournèrent, chacun chez lui, en se disant les uns aux autres; nous avons assisté à un miracle. Et encore de nos jours moi-même, j'en ai entendu parler par les survivants de ces temps reculés. Ce fut durant l'hiver de 1867 qu'Adrien et Josephine Latreille s'épousèrent. Elle avait 15 ans passés et lui en avait 31. Ils se connaissaient depuis quelques années déjà; ils s'aimaient. Aucune raison pour se fréquenter longtemps. Malgré leur grande différence d'âges, ils s'adonnaient bien ensemble. Une chose très curieuse, c'est que Josephine ne le nomma jamais Adrien, mais Martineau; probablement parce qu'il était de 16 ans plus vieux qu'elle. Tous les dimanches, elle et la famille de Félix Latreille allaient à la messe à la paroisse St-Joseph, aujourd'hui Walhalla, en charrettes à boeuf les premières années, plus tard avec des chevaux. La paroisse de St Joe, comme elle était nommée au commencement, avait été érigée en 1848 par le Père George Antoine Belcourt. C'est sous sa direction que Félix Latreille bâtit la chapelle en pièces de chêne équarries que j'ai déjà mentionnée dans le chapitre précédent. En plus de la chapelle, le Père Belcourt avait aussi fait bâtir un moulin à farine, car quelques-uns des colons récoltaient assez de blé pour leur farine. Ce grain était semé et récolté à la main et battu avec des fléaux, sur des betteries de glace. Les dégels n'étaient pas à craindre, car ils pouvaient battre leur blé. c'est-à-dire quand les

60

buffalos ne détruisaient pas leurs récoltes. Mais le temps approchait où les buffalos allaient disparaître, tout incroyable que cela vous paraisse, et c'est dans ce temps-là seulement que la culture du blé commença à prendre une grande importance.. Ce fut vers 1870 que les compagnies de chemin de fer et les officiers du Gouvernement résolurent de détruire les immenses bandes de buffalos, les compagnies parce que ces animaux étaient une nuisance et arrêtaient la marche des trains pour des jours, même souvent pour une semaine, et passant et demeurant sur la voie. Et, le gouvernement, voyant dans leur destruction complète le seul moyen de réduire les Sioux et de les mettre dans des réserves, engagea un nommé Smith pour faire cela. Smith emmena un train complet de son et de sel; à cela il mêla de la cutare, poison vif; ensuite, il réquisitionna un grand nombre de charrettes et commença à mettre ce son en petits tas dans la prairie où les buffalos étaient les plus nombreux. Aussitôt, ils commencèrent à mourir. Sentant leurs entrailles en feu, ils courraient aux rivières pour s'abreuver, mais aussitôt qu'ils avaient bu, ils tombaient morts. C'était une chose affreuse à voir que tous ces animaux torturés par des douleurs atroces, beugler et se rouler dans leur agonie. En une seule saison tous moururent et les rivières charroyèrent des cadavres. Pendant deux ans, l'air était tellement infecté qu'il était impossible de traverser les plaines. On estime que 20 à 30 millions de buffalos périrent dans cette hécatombe, voulue par les hommes blancs.

Sitting Bull était retranché sur une île, au milieu du lac Minniwaken, ou eau sacrée ^{Devil's} ~~Devil's~~ Lake de nos jours; de là, il défiait les troupes du Gouvernement; mais, aussitôt que ses éclaireurs lui rapportèrent que les buffalos mourraient par milliers, empoisonnés, le chef des Sioux envoya un émissaire au général Terry, qu'il consentait à se rendre et à entamer des négociations pour un traité de paix. Le résultat fut que les Sioux furent placés dans des réserves et que le Gouvernement s'engagea à les nourrir et habiller, en les privant de la chasse, c'était le moins qu'ils pouvaient faire. Plus tard, en 1875-76, il y eut tellement d'abus dans la distribution des vivres que les Sioux se révoltèrent, et c'est cela qui emmena le massacre de Custer et de 4 à 500 hommes. Maintenant, les voies ferrées pouvaient être construites jusqu'à St-Vincent, près de la frontière canadienne, à l'est de la rivière Rouge et plus tard une autre branche à l'ouest de Pembina et ensuite jusqu'à Niche à environ un mille de la frontière. Et en 1872, de Fargo à l'Ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Deux ans plus tard, le Northern Pacific se rendait jusqu'à l'Océan Pacifique. Toutes ces choses

61

auraient été impossibles avec les buffalos et les Sioux errant dans ces immenses plaines. Ce jour, la culture du blé prit une importance prépondérante dans l'économie du Nord Dakota. Dans quelques années, l'on vit des charges de blé venant de plus de 50 milles, se rendre à St-Vincent en traversant sur un traversier, pour les premières années, ensuite à Pembina, et plus tard à Neche. En peu d'années, tous les homesteads disponibles furent pris. Tous les colons "cassaient" la prairie vierge, qui était d'une telle fertilité qu'après 80 ans de culture sans engrais, les récoltes sont encore très belles. C'est cette vallée de la rivière Rouge qui a été surnommée le "Bread Basket of the World". Mais il est temps que je revienne au sujet de mon histoire. Pendant ce temps, Adrien acquérait des terres des colons qui voulaient vendre, et qui souvent lui devaient tout ce que la terre ~~valait~~ valait. Il fut bientôt possesseur de 1800 acres de terre, environ. C'était beau d'avoir du terrain, mais il fallait le faire valoir. En été, il tenait des bandes d'ouvriers à casser la prairie, avec des boeufs et des chevaux. C'était par centaines d'acres qu'il semait le blé. Le blé poussait aux épaules d'un homme et rendait énormément. Le prix n'était pas bien haut, mais le marché était illimité. Ce blé était coupé à la faucille et au javelier, mais, bientôt arriva une machine appelée "Reaper"; une sorte de moissonneuse qui coupait le grain et le mettait en javelles. Comme de raison, il fallait l'attacher à la main, avec des liens de paille. Quelques années plus tard, les moissonneuses-lieuses firent leur apparition, ce qui rendait le travail beaucoup plus facile; tout le grain était mis en ~~meulons~~ meulons les premières années; les fermiers se faisaient des batteries de glace et battaient au fléau, et nettoyaient le grain avec un van, sorte de table légère qu'ils agitaient de manière à soulever le grain en peu; le vent emportait la balle et les pailles et le grain restait bien net. Tout cela était un travail bien lent. Bientôt arrivèrent des machines à cylindre qui séparaient le grain d'une manière assez satisfaisante. Cette machine était mue par 8 chevaux, ce qui se nommait un manège ou Morse Power. Adrien fut le premier à en avoir une. Quand il alla la chercher à Pembina, Adrien battit tout le blé qu'il ~~avait~~ y avait le long du trajet, environ 22 milles. Vous voyez que les récoltes n'étaient pas encore énormes en ce temps-là; mais, quelques années après, c'était beaucoup changé. Une année, Adrien comptait récolter 10 à 12,000 minots de blé. Mais, cette année-là, tout le blé gela. Alors, à quelques jours de là, il alla voir Jud Lamoure; il lui raconta son histoire et demanda 100 sacs de farine à crédit. Bien entendu, sans hésitation aucune, Jud lui donna un bon pour tout ce dont il aurait besoin. L'année suivante, la récolte

ayant muri et été battue en bonne condition, il put rembourser tout ce qu'il devait. Une autre fois, il avait mis toute sa récolte en meulons. Quand la pluie commença, il plut tous les jours jusqu'à la basse automne. Il ne put pas battre un seul de ses 80 meulons. Il y eut beaucoup de neige cet hiver-là et, le printemps, l'eau monta, trempant les meulons 3 ou 4 pieds de hauteur. Ce ne fut que tard dans l'été qu'il put battre le haut des meulons; le reste fut presque tout perdu. Mais, comme il avait beaucoup d'animaux de toutes sortes: cochons, bêtes à cornes et chevaux, ils mangèrent de ce grain trempé jusqu'à ce qu'il fut complètement gaspillé. Cet été-là, le blé se vendit 2.25 le minot. Voyez-vous la perte que cela comportait. Mais, Adrien ne dépendait pas seulement de la récolte pour vivre. Comme je vous l'ai dit, il avait beaucoup d'animaux; c'était par centaines qu'on pouvait les compter. Aussi, tous les jours, il en vendait ou échangeait pour du travail ou même du terrain. Il avait acheté un cheval pur sang percheron et plusieurs juments, et il élevait des chevaux de trait. Son cheval val lui coûtait \$2,000.

De puis que les buffalos étaient disparus, c'était un problème pour les Chippawais et autres tribus, de se nourrir, principalement l'hiver; aussi, venaient-ils camper par centaines au nord de la rivière Pembina, près des places d'Adrien; et, tout l'hiver durant, ils se nourrissaient des entrailles des animaux qui étaient tués par Adrien et ses hommes. Le gouvernement leur fournissait des vêtements et aussi des vivres, mais ce n'était jamais en quantités suffisantes pour ces gens habitués à manger à leur faim la viande des buffalos. Aussi, ils allaient partout demander comme une faveur les entrailles des animaux de boucherie. Tout était bon pour eux; rien ne se perdait. Plus tard, le Gouvernement donna à Adrien une petite prime pour chaque peau rouge qu'il nourrissait. Aussi, vinrent-ils camper là jusqu'au moment où ils furent mis dans des réserves à Pembina, à Belcourt et ailleurs. Jusqu'à ces dernières années, nous voyions les éclaircis où ces bandes de sauvages venaient camper, au nord de la maison de Félix Latreille. De 1876 à 1880, il y eut un missionnaire, le Père Gaffon, qui vint dire la messe une fois par mois, dans une maison de pièces équarries à environ un quart de mille de l'église actuelle de Leroy. Cette maison appartenait à un nommé Desmarais. Pendant l'été, tous se réunissaient autour d'une grande croix, plantée sur la terre de Ted Horg, maintenant, mais un jour, le Père Goffon fut surpris par une tempête et se gela les deux jambes, qu'il fallut amputer. Il ne put jamais revenir de Pembina à cheval pour dire la messe. Dans le temps qu'il servait la messe.

qu'il venait, il passait la nuit dans le haut de la maison où il disait la messe.

C'est en 1873 que la chapelle de St Joe de Walhalla fut transférée à Leroy, et après le Père Goffon, ce fut le Père Louis Bonin qui desservit la nouvelle paroisse de St-Joseph de Leroy, de 1878 à 1889. Le premier soin du Père Bonin fut de prendre un homestead au nom de la paroisse, premièrement pour assurer une place pour bâtir l'église, ensuite pour avoir des revenus pour la subsistance du prêtre. Aussi, il vendit des lots sur la frontière Est. Ce qui est le petit village de Leroy aujourd'hui. Mon père en acheta quatre lots du Père Bonin en 1880. Ces lots 7 et 8 furent transférés à mon nom en 1906; ils sont maintenant la propriété de Dan Houle, un petit-fils de Félix Latreille. En 1880, mon père, Guillaume Martineau vint au Nord Dakota, dont on commençait à entendre parler favorablement dans l'Est du Canada. Il n'avait pas vu son frère Adrien depuis 33 ans. Ce fut une grande réjouissance pour les deux frères, de se revoir après si longtemps. Adrien s'informa de sa mère, de son père, de tous ses parents. C'étaient les premières nouvelles qu'il avait d'eux depuis son départ en 1847. Pour faire voir le pays à mon père, Adrien engagea un guide nommé David Beauchamp, et ils partirent vers l'Ouest en grosse voiture traînée par de bons chevaux. Voyageant par petites journées, tous les soirs exigeant une tente pour passer la nuit, tuant des canards et des outardes, et tous les jours ramassant des oeufs de canard. Ils faisaient une belle vie. Ce voyage dura trois mois. Un jour, ils arrivèrent le soir chez un nommé Phil Grant, un écossais qui devait être arrivé là avec beaucoup d'argent, à en juger par les superbes bâtisses qu'il avait érigées; maison, grange, tout était en parfait ordre. Ils furent invités à passer la ^{nuit} ~~nuit~~, ce qu'ils acceptèrent volontier. C'était la première fois qu'ils passaient la nuit dans une maison depuis leur départ. En entrant, mon père remarqua à côté du perron, ce qui lui sembla être un tas de guénilles, mais, pour le moment, il n'y fit pas beaucoup attention; mais, après souper, il sortit; il voulait voir ce que c'était. Il s'approcha et commença à relever les haillons. Il y avait une vieille sauvagesse sous ce tas de guénilles. Elle releva un peu sa tête et sourit à mon père, qui fut frappé de voir une tête humaine dans de telles conditions. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait cela. Quand il raconta cela à son frère Adrien, celui-ci se mit à rire et lui dit: si tu veux adopter une vieille sauvagesse, tu n'as qu'à descendre le ruisseau que tu vois là-bas, il y en a des douzaines. Pour le moment ce fut tout. Durant la nuit survint un gros orage. Mon père ne dormait que quand il entendit le bruit de l'orage, il réveilla Adrien et lui dit: la vieille

167

va être toute trempée; il faut que j'aille voir. Dors donc, dit Adrien; tu vas voir demain. Mais mon père se leva et sortit. Il y avait une voiture couverte dans la cour; il la poussa au-dessus de la vieille et alla se coucher de nouveau, mais ne dormit pas jusqu'au matin. Quand il se leva, il n'eut rien de plus pressé que d'aller voir. La vieille était tombée en avant et elle était morte. Mon père me raconta souvent cet incident et je l'ai vu pleurer en racontant cela; mais, les gens du pays étaient immunisés contre toutes ces émotions. Mais mon père fut enchanté de son voyage. Ils se rendirent jusqu'au lac du Diable. Il y avait beaucoup de colons d'établis un peu partout le long de la route. Avant de partir pour retourner dans l'Est, mon père fit promettre à Adrien de venir voir sa famille, sa vieille mère qui demeurait à St-Marcel de Richelieu, avec ses deux filles, Sophie et Vitaline, qui étaient toutes deux veuves. Adrien promit, mais ce ne fut qu'en 1882 qu'il y alla. Ce fut une grande joie pour sa mère, qui ne l'avait pas vu depuis 35 ans. Après qu'il eut raconté les difficultés qu'il y avait à faire parvenir les nouvelles de ces places éloignées, sa mère comprit tout, et elle lui dit qu'elle avait prié tous les jours depuis qu'il était parti, pour qu'il revienne ou au moins qu'il fasse savoir s'il était vivant. Son père était mort en 1881. Elle regretta beaucoup de ne pouvoir le voir, mais il vint à Ste-Edwidge. J'avais 6 ans, mais je me le rappelle bien, avec sa grande barbe noire. Moi et mon frère, de deux ans plus vieux que moi, nous lui demandions de nous raconter des histoires de sauvages. Il nous raconta alors qu'une fois, à la chasse au buffalos avec une bande de chasseurs, l'un d'entre eux, un nommé Dubois, tomba de son cheval. Aussitôt, un taureau fonça sur lui; il n'eut que le temps de saisir l'animal par les cornes et de s'appuyer sur le flanc du buffalo qui galoppait à travers la prairie. Tout à coup, l'animal ayant mis une patte dans un trou de blaireau, il buta. Lorsque Dubois senti ses pieds toucher terre, l'idée lui vint de tordre le cou du buffle, et, grâce à sa force herculéenne, c'est ce qui arriva. L'animal roula inerte et Dubois se coucha tout près de lui pour laisser passer le reste de la bande; sans cela, un autre animal l'aurait sans doute éventré. Nous écoutions ce récit les yeux et les oreilles tout grands ouverts. Je m'en suis toujours souvenu. Une autre histoire qu'il raconta, fut celle du massacre de cinq grandes personnes, deux milles à l'est de la paroisse de St Joe de Walhalla, par les Sioux, en 1867, l'année de son mariage. C'était un dimanche, pendant la messe, et ces personnes étaient toutes dans la maison de d'Antoine Gingras, quand les Sioux arrivèrent et tirèrent

par les fenêtres, tuant tous ceux qu'ils voyaient. Mais, il y avait un bébé de trois mois, dans une chambre reculée, qu'ils ne virent pas, et qui eut la vie sauve. Après la messe, mon oncle, sa femme et la famille Latreille passèrent par là, car c'était leur chemin pour s'en retourner chez eux. Ils virent les fenêtres brisées et aperçurent les corps des victimes, et aussi, trouvèrent le jeune bébé, que la femme de Félix Latreille emporta chez elle. Ils l'élevèrent jusqu'à l'âge de dix ans, après quoi, un de ses oncles, ayant su qu'il vivait, vint le chercher, l'emmena à St-Paul; le mit à l'école, où il reçut une bonne instruction. En 1882, mon oncle ne pouvait pas savoir qu'un jour, en 1951, j'écrirais ces lignes et que présentement j'ai en main un portrait pris le 22 juin 1888, à l'occasion du transfert des ossements de la mère du bébé, dans le cimetière actuel de Wlahalla. C'était Félix Latreille qui l'avait enterrée. 21 ans après, on voit sur le portrait Félix Latreille, son épouse, leur fille Rosalie âgée de 17 ans et 3 ou 4 autres de leurs enfants, mon oncle et son épouse Joséphine, et un grand nombre d'autres que nous ne pouv^ons pas identifier. Ce portrait est conservé par Vitaline Latreille, maintenant âgée de 93 ans. Voyez-vous comment, par un enchaînement d'événements, ça peut tourner des fois. C'est ^à moi, 63 ans après, qu'échoit la tâche d'écrire cette histoire au complet, qui m'a été racontée lorsque j'avais 6 ans. Aujourd'hui, en 1951, les visiteurs qui sont au courant de la chose, peuvent voir à mi-côte, dans le cimetière public de Walhalla, les ~~mem~~ pierres tombales de toutes les victimes du massacre de 1867, groupées autour de celle de la mère du jeune Scott. A sa demande, tous les ossements de ces personnes ont été transférés et inhumés ensemble. Au milieu, sur la pierre principale, se lit cette inscription: Martyrs of Walhalla.

A présent, après un repos forcé de deux mois, je reprends mon récit. Au printemps de 1864, mon père entreprit un autre voyage au Nord Dakota. Son but était de venir s'y établir avec sa famille. Il vint par Chicago et St-Paul, au mois de mai. Arrivé ici, il se mit aussitôt en quête d'une terre. Au bout d'une semaine, il eut une chance inespérée. A environ 9 milles au sud de Neche, il rencontra un nommé Quesnel qui voulait vendre, pour du comptant, 160 acres de terre, 60 acres de cassée, prêts à semer, 4 chevaux, deux cochons gras, 500 minots de blé dans la grainerie, toutes les machineries de ferme; le tout pour \$2,500. Les marchés

furent vite bâclés et mon père se trouva propriétaire de cette terre. Mon père avit un ami arrivé de notre paroisse des Cantons de l'Est qui demeurait à Cavalier, Ludger Bérard, qui avait avec lui sa femme et trois grands garçons. Mon père alla les trouver et leur demanda de venir demeurer sur sa terre et d'ensemencer ce qu'il y avait de prêt à semer, et de "casser" tout ce qu'il pourrait durant l'été. Ces amis furent très contents de cette offre et commencèrent aussitôt le travail des semences. Ayant disposé de cette propriété, pour le présent du moins, mon père revint chez mon oncle Adrien, qui lui vendit un autre 160 acres, la terre qu'occupe aujourd'hui Orville Foxen. Quand mon père eut fini toutes les affaires qu'il voulait accomplir, c'était déjà vers la fin de juillet et il décida de retourner chez lui dans l'Est. Ce fut alors que mon oncle lui dit qu'il l'accompagnerait jusqu'à St-Paul, où il voulait qu'il fit connaissance avec Adéline, la femme de leur cousin Josaphat. Quand ils arrivèrent chez Adéline, mon oncle trouva les choses bien changées. Le magasin avait été déménagé et beaucoup agrandi; la maison avait été rebâtie tout en neuf avec une quinzaine d'appartements, car André était marié et élevait une grosse famille, 6 garçons et 4 filles. Il était toujours le beau garçon blond à la figure d'adolescent, douce et tranquille. Ces qualités-là, il les avait héritées de sa mère. Il n'avait aucune des aptitudes belliqueuses de son père. Adéline avait maintenant 55 ans et était toujours jolie. L'âge ne semblait avoir aucune prise sur elle, et elle ne s'était jamais remariée. Tous furent très contents de revoir mon oncle, qu'ils n'avaient pas vu depuis un grand nombre d'années, et aussi de faire la connaissance de mon père, dont mon oncle avait souvent parlé. Mon père, qui était un connaisseur en force physique, admirait André, qui était bâti en Hercule et inspirait une force invincible. Aussi quand celui-ci leur fit visiter son magasin de ferronnerie, mon père ne put s'empêcher de lui demander s'il avait hérité de la force de son père et de son grand-père. Sans dire un seul mot, André ramassa une bande de fer d'environ 6 pieds de long, trois pouces de large et quatre pouces d'épais; la prenant de sa main droite et lui donna un élan en tournant et l'abatit sur les muscles de son bras gauche; tel était la force de l'élan que les deux bouts de la bande de fer se rejoignirent presque. Prenant la bande pliée et souriant, il la présenta à mon père et à mon oncle et leur demanda de la redresser. Alors, les deux hommes, qui étaient pour la plupart des hommes d'une force peu commune, essayèrent mais en vain de la redresser. Alors, André saisit de ses deux mains et, sans effort apparent, la redressa comme si c'eût été de la cire.

molle, et, ensuite, toujours souriant, il continua à leur faire visiter ses propriétés. Le lendemain, mon père s'embarqua pour Chicago et mon oncle Adrien s'en revint chez lui à Neche, où il se plaisait à raconter à ses amis les tours de force de son cousin André, qu'il n'avait pas revu depuis qu'il était marié.

Il serait approprié que je donne ici quelques détails sur la famille d'André, fils d'Adéline. De ses six garçons, les deux plus âgés prirent charge du commerce de leur père quand celui-ci voulut se retirer en 1900. Adéline était morte cette année-là. Il aimait mieux voir gérer une besogne qu'il avait si longtemps conduite en compagnie de sa mère. Le troisième alla demeurer au Manitoba; il se nommait Mathias; c'était un écrivain. Le quatrième, Fortunat, alla s'établir à Rolla, N.D.; il était docteur et éleva dix enfants: Dr. A.A. Martineau, Rolla; Col. L.L. Martineau, Portland, Main; F.H. Martineau, Cando N.D.; Dr. J.L. Martineau et M.M. Martineau de St-Paul; S.J. Martineau, de Dayton, Ohio; Ernest Martineau, Long Beach, Cal. et trois soeurs: Mrs W Bowers, de Wellon City; Mrs Goerge Herman, de St-Paul et Miss Adelaïde Martineau, de St-John N.D.; les deux autres s'établirent au Wisconsin. C'étaient tous des gens très instruits. Leur père, étant riche, les avait mis dans les grandes universités pour finir leurs études. Aujourd'hui, il y a des descendants d'André Martineau dans toutes les parties des Etats-Unis et du Canada. En 1900, ils se comptaient en nombre de 150, car les familles nombreuses sont traditionnelles parmi les Martineau. André lui-même est mort en 1935 à l'âge de 85 ans. Il a été inhumé près de sa mère dans le cimetière catholique de St-Paul, Minnesota. Tous ses enfants étaient vivants et présents à son service, qui fut célébré avec grande pompe. Son épouse l'avait précédé dans la tombe 5 ans auparavant. C'était une irlandaise du nom de McNally, Irène, et était catholique ainsi que tous les enfants.

C'est en 1885 que mon père nous amena toute la famille au North Dakota. Quoique tous les détails soient gravés en traits indélébiles dans ma mémoire, ce n'est pas mon intention de les relater au complet, car plus tard, si Dieu me garde la vie, peut-être écrirai-je les mémoires de ma vie, et alors, il me faudra bien avoir quelques faits intéressants à raconter pour intéresser mes lecteurs. Donc, voici les faits les plus saillants de notre voyage. Premier voyage en chemin de fer, traversée des Grands Lacs, Huron et Supérieur en bateaux battus tout en fer, arrivée à Winnipeg et ensuite sur la terre qu'il possédait entre Neche et Pembina. A notre arrivée, les semences étaient déjà faites, le 15 mai, et le blé pointait déjà.

68

Mon père nous laissa chez Monsieur Bérard~~et~~ alla à St-Joe, chez mon oncle. Là, il éprouva une grande déception; le curé Bonin était parti et rien ne faisait prévoir qu'un autre curé ne vint le remplacer. Il avait compté nous mettre à l'école des soeurs, mais elles aussi avaient quitté la place. Alors, une sorte de découragement s'empara de lui et il résolut de retourner Ste-Edwidge, d'où il venait. Il vendit sa terre à St-Joe à mon oncle et revint chez Ludger Bérard et lui proposa de lui vendre la terre qu'il occupait déjà. M. Bérard fut bien content et accepta de suite. Il avait trois garçons: Ludger, Joseph et Emery, et aimait le pays. Mon père lui vendait le même prix qu'il avait payé et, le 15 août, nous reprenions le chemin de l'Est. Ce ne fut que 20 ans après que je revins au Dakota, en 1905. Comme vous voyez, je passe rapidement sur les événements qui se produisirent alors. Nous y reviendrons peut-être, ne sait jamais.

Après de si longues digressions sur différents sujets, et qui tous concernent certainement mon récit, je reviens au sujet principal, qui est la vie de mon oncle. Je le nommerai d'ores et avant ainsi, laissant de côté les appellations de jeune Adrien ou bien Adrien tout court. De 1885 à 1895, il n'y eut que deux incidents un peu remarquables dans la vie de mon oncle. Sa vie, qui jusque là avait été si aventureuse et mouvementée, s'écoula assez doucement dans la vie de famille et les occupations qui en découlent. Les enfants grandissaient et, avec les années, devenaient de plus en plus utiles à leur père, ce qui lui donnait quelques loisirs. Comme je vous l'ai déjà dit, il élevait beaucoup de chevaux perchérons. Un jour, il avait conduit deux juments poulinères près de la montagne La Tortue, afin qu'elles soient seules, loin du gros de la bande. Un jour, il partit à cheval pour voir si elles avaient eu leurs poulains. Arrivé là, il chercha longtemps sans rien trouver. Ce ne fut que le deuxième jour qu'il en trouva une; elle était morte et avait un quartier de derrière de dévoré. Il se douta tout de suite que c'était un ours gris qui avait fait le coup et il se mit à la recherche de l'autre jument, qu'il trouva à environ un mille de là. Elle aussi était morte et un ours gris était à la dévorer comme il avait fait de l'autre. Mon oncle avait son fusil mais il n'osa pas tirer, car s'il ne l'eut seulement que blessée, il n'aurait jamais pu fuir, quoiqu'à cheval. telle est la vitesse que ces ours atteignent au galop, et sont tellement forts qu'ils assomment un cheval ou un taureau d'un coup de patte. Mon oncle s'en revint donc sans ses juments et raconta la chose à ses amis et parents. Une autre fois, étant parti à cheval pour une

langue comme un chien. La chose peut paraître invraisemblable, mais elle est bien simple quand on est au courant. Quand mon oncle l'avait aperçu, l'ours était en pleine prairie, sans aucune place pour se mettre à l'abri, et il s'était fatigué à courir d'un côté et de l'autre, jusqu'au moment où mon oncle commença à la fouetter et le guider du côté de chez lui. Il était si fatigué qu'il n'avait plus aucune velléité de résistance. Les hommes engagés le tuèrent dans la cour de la grange. Avec la mort de ses deux juments poulinières commença pour mon oncle une série d'infortunes. Ce fut d'abord une épidémie de "glanders", meaux de gorge qui s'abattit sur ses chevaux de prix. En deux semaines, il en mourut 19, y compris son cheval producteur qu'il avait importé au prix de \$2000. Ensuite ce fut un troupeau de bestiaux qu'il avait donné à ferme à des gens au lac de la Quenouille. Ces gens eux-mêmes étaient assez honnêtes mais, sans doute, ils manquèrent de vigilance et les voleurs d'animaux, dans un temps ou dans l'autre, enlevèrent des petites bandes qu'ils allèrent vendre au poin dans le Montana. Jusqu'au moment où il n'en resta qu'une centaine. Mon oncle engagea un avocat de Pembina du nom de Conmy, qui s'arrangea pour faire traîner les choses en longueur et demander toujours de ^{l'argent} ~~la rent~~ et encore de l'argent. A la fin, mon oncle, voyant que c'était un vrai trou où allait s'engloutir tout son avoir, abandonna la partie avec une perte de plusieurs milliers de dollars.

Cela arriva en 1895 et le prêtre qui vint prendre charge de la paroisse de St-Joe était le Père Brindamour, un vrai bel homme, mais il manquait d'une grande qualité: il n'était pas financier; il avait des idées de grandeur qui n'allaient pas de pair avec les moyens des fermiers de ce temps-là. Après plusieurs assemblées, il fut décidé de bâtir une nouvelle église, celle qui reste encore en 1951. Le contrat fut accordé à un nommé Finlay, qui ordonna tout de suite le bois nécessaire à la construction et commença les fondations. Les fermiers charroyèrent le gravier par corvées et les choses progressèrent rapidement, jusqu'au moment où le bois de construction arriva à Walhalla. La Compagnie avait envoyé un homme avec les chars de bois avec l'ordre de ne pas laisser décharger le bois avant que d'être payé complètement. Voyant cela, mon oncle alla à Neche et hypothéqua une section de terre à douze par acre et revint avec assez d'argent pour tout payer. Alors l'église se construisit, en 1895. Quand tout fut fini, mon oncle présenta ses comptes aux syndics, qui étaient Sebastian Urlaub et Norman Gingras. Les syndics, en toute bonne foi, donnèrent leurs billets promissoires comme

ces billets fussent approuvés par l'évêque, qui n'avait pas été consulté, et qu'ils fussent garantis pas une hypothèque. C'est ce que l'évêque Shanly leur fit remarquer quand on le consulta à ce sujet. Mais mon oncle ne voulut pas hypothéquer l'église et le terrain, pensant toujours de collecter son dû, mais il ne fut jamais payé et, à sa mort, en 1913, il donna par devant notaire, Paul Dubourt, une quittance pour le plein montant et les intérêts pendant 18 ans, à 12 pour cent, ce qui faisait le joli chiffre de \$28,000.

Ce fut en 1897 que la femme de mon oncle mourut en donnant naissance à son 19ème enfant. Depuis quelques années, tous les deux savaient que la naissance d'un autre enfant lui causerait probablement la mort. Aussi, c'était avec une certaine angoisse qu'ils voyaient arriver le moment tant redouté. Tout se passa normalement et ils se prenaient à espérer quand des complications se produisirent, et elle mourut en chantant un cantique à la Sainte Vierge et en pleine connaissance. Mon oncle accepta la chose avec un stoïcisme admirable, étant comme immunisé contre toutes les grandes épreuves. Il ne laissa jamais rien paraître de ce qu'il ressentait en lui-même à vaquer comme à l'ordinaire à ses nombreuses occupations. Ses quatre plus jeunes filles, Marie, Philomène, Rose et Clothilde, il les mit au couvent au Manitoba, à St-Norbert et St-Jean-Baptiste; ses plus jeunes garçons, il les envoya à l'école du Gouvernement. C'était ce qu'il y avait de mieux dans ce temps-là. Une autre chose qui le tint occupé fut la liquidation des dettes du Père Brindamour, qui avait fait des dettes de proportions et ses créanciers le menaçaient de le faire arrêter. Mon oncle se fit donner une procuration en règle par le Père et lui dit de disparaître et qu'il pourrait arranger ses affaires bien mieux après. Le Père s'en alla au Texas et mon oncle amena les créanciers à accepter 10 pour cent de leur dû. Et mon oncle devint le possesseur de toutes ces choses inutiles que le Père avait achetées à hauts prix tels que: miroirs dorés, orgue de salon, tapis importés, etc., etc., toutes choses ^{dont} mon oncle n'avait pas besoin et que ses enfants possèdent encore comme des curiosités.

L'année suivante, 1898, le Père Larochelle arriva du Canada pour prendre charge de la paroisse St-Joe et y demeura jusqu'en 1915, quand il retourna à Sorel, près de Montréal. Mon oncle voulait se remarier, ce qui était plus facile à dire qu'à faire. Il alla souvent voir une veuve Giroux, près de Pembina; il allait aussi quelquefois à Winnipeg, où ses affaires l'appelaient, et il commença à se faire construire une belle maison dans le côté nord du village St-Joe. En 1899, sa maison était finie et les gens se demandaient quelle serait la

chanceuse qui irait demeurer dedans. Or, un bon jour en 1900, mon oncle revint de Winnipeg marié avec une Dame Laporte, Marguerite Parisien Laporte. C'était une veuve âgée d'une cinquantaine d'années. Tout de suite, ils s'en vinrent demeurer à St-Joe dans la maison neuve. Mon oncle vendit plusieurs de ses terres; il en avait déjà vendu plusieurs aux Gibsons, Tom, James et John, et aussi à Pat et Ted Hogan, George et James Horsley, Jos et James Halleran. En 1901, il vint dans la province de Québec faire son voyage de noce avec sa nouvelle femme. J'étais marié et déjà père d'un enfant, et mon oncle nous paraissait bien heureux et content de son marché, c'est-à-dire de son mariage. Ma tante, comme je l'ai toujours ~~nommée~~ nommée, était bien gentille et bien aimable pour nous tous dans ce temps-là comme elle l'a toujours été par la suite, durant tout le temps que je l'ai connue. Quand je suis arrivé, en 1905, avec ma famille, nous sommes tous demeurés quelque temps avec eux dans leur maison neuve, en attendant que j'achète une terre. C'était la fin de mars 1905; nous ne l'oublierons jamais tant que nous vivrons.

J'achetai 240 acres de terre de mon oncle, dont une partie était le homestead de ma tante Joséphine, la place même où mon oncle avait bâti sa maison et ses granges 40 ans auparavant. Et j'allai demeurer avec ma famille dans la maison qu'avait bâtie Félix Latreille. Elle était déjà vieille de 50 ans, mais elle nous servit encore de demeure 9 ans. Ce fut pendant ces années-là que j'eus avec mon oncle, ces entretiens intimes durant lesquels il me racontait sa vie. Ces récits étaient entrecoupés de pleurs et de sanglots. Souvent, il secouait la tête en disant: si au moins Dieu me faisait miséricorde. D'autres fois, c'étaient des phrases à demie échappées: mes enfants, disait-il, mes pauvres enfants. Sa deuxième femme était bien bonne pour lui. Il était toujours bien propre et bien vêtu. Les 13 ans qu'ils passèrent ensemble furent en somme d'heureuses années. Ses filles venaient passer leurs vacances avec et bientôt, une à une, elles se marièrent à des gens du Manitoba. Chacune d'elles eut un dot de \$2,000. Mon ^{oncle} s'intéressait beaucoup à mes travaux de défrichement et venait souvent au pied de St-Joe, $4\frac{1}{2}$ milles, pour revoir ce qu'il nommait ses vieilles places, qui peu à peu devenaient du terrain en culture. Une fois, il me fit voir le gros tronc d'un chêne tombé depuis une centaine d'années probablement et il me dit: Romain, c'est sur cet arbre que je venais m'asseoir en compagnie de Joséphine, et que nous élaborions nos beaux projets d'avenir dont plusieurs, hélas, ne se sont jamais réalisés. Mais, c'étaient des moments bien doux qui nous étaient bien chers à tous deux. Bientôt, si tu continues à défricher comme ce

vieux chêne disparaîtra et avec lui une autre partie des souvenirs de ma jeunesse. Ce fut la dernière fois qu'il vint voir son vieux chêne et qu'il s'assit dessus, et sans doute voyant de lui-même sa Josephine qu'il avait tant aimée, puisqu'il en parlait encore de cette façon. Il s'en retourna en pleurant et ne revint plus. Un jour, nous reçûmes la nouvelle que mon oncle avait eu une attaque de coeur. Nous allâmes tous le voir, mon épouse et les enfants. Il nous reconnut tous et nous dit: Adieu, priez pour moi. Nous ne revîmes plus en vie. Aujourd'hui, il repose dans le cimetière de St-Joe. Sa pierre tombale est une masse imposante de granit rouge portant cette inscription: Andrew Martineau, né en 1836, mourut en 1913. Ainsi finit la vie mouvementée de mon oncle Adrien. C'est pendant ses derniers jours que le Père Larochelle persuada mon oncle de remettre à la paroisse de St-Joe la dette qu'elle lui devait, lui dit: Vous n'avez jamais rien collecté de votre vivant, c'est aussi bien de donner une quittance pour le tout, le montant y compris les intérêts; en retour, la paroisse s'engage à laisser à votre famille, un banc dans l'église sans redevance tant qu'il y aura des Martineau qui s'en serviront, et aussi une messe annuelle pour le repos de votre âme tant que la paroisse de St-Joe existera, comme bienfateur insigne de l'église. Mon oncle accepta et c'est ainsi que la paroisse fut libérée de ses dettes envers mon oncle. Un fait remarquable, c'est que tous les curés qui dirigèrent la paroisse depuis le Père Gaffon furent des canadiens-français ou français; ce n'est qu'en 1950 que le premier prêtre irlandais vint desservir St-Joe; ce fut le Père McCallion.

Ma tante avait eu \$5,000 de mon oncle; à sa mort, elle alla quelque temps demeurer avec ses deux filles à Winnipeg mais ne s'y plut pas et revint à St-Joe; l'année suivante, elle se maria pour la troisième fois avec M. Félix Larochelle, le frère du curé de la paroisse et tous deux demeurèrent au presbytère jusqu'au départ de Père Larochelle en 1915 pour Sorel, sa place natale. Alors, ma tante et son mari allèrent avec un de ses neveux à lui, Wilfrid Larochelle qui avait une terre tout près du village de St-Joe; il était célibataire et plus tard maria ma fille Blanche. Quelques années plus tard, Félix Larochelle mourut et ma tante alla demeurer en Californie chez sa fille Marie-Louise, où elle mourut en 1938 à l'âge de 86 ans. Elle fut jusqu'à la fin la grande dame aimable qu'elle avait toujours été.

A présent, voici les noms des curés qui ont desservi la paroisse de St-Joe depuis le commencement: ~~Père Gaffon, Pères Bonin, Brindamour, Merin, Bureau, McCallion~~ (1950)

Pères Goffon	Pères Janet	Pères Belcourt
Bonin	St-Pierre	Brunelle
Brindamour	Larochelle	Dufrène
Morin	Deshaies	Longpré
Burque	Hurtubise	Richard
McCallion (50)		Hébert (49-50)

A présent, voici les noms ~~ma~~ de la famille de Félix Latreille, le père de ma tante Joséphine:

Félix Latreille, son épouse Marguerite Jollybois

Moïse	Alexandre	Napoléon	Josephine
Marcella	Vitaline	Philomène	Rose
Céline	Marie	Romulus Joe	Michel Rosalie

du côté de la femme de mon oncle André

Maintenant, voici les noms de mon oncle et sa famille, ceux qui ont vécu et se sont mariés:

Adrien Martineau, son épouse Joséphine Latreille

Romain	Adrien	Rose Emma
Patrice	Céline	Guillaume
Marie	Philomène	Célestin
Rose	Clotilde	

A présent, voici quelques mots du langage des Crees et des Sioux du temps de mon oncle:

Mississippi...Grande rivière Dakotas...alliés, amis Wi-chi-ta....sage femme ou née
 Missouri....Eau boucanée Wi-tas-ka-qui-sé-im...l'homme qui n'a pas de nom
 As-ka-voi-chi-chine...vas t'en mauvais chien Witch-chi-kin-si-pi....eau puante
 Wi-tas-ki-vio...savane Walla-Walla...écho de la montagne Hi-ra-ka-ra-ki-voi...grand mystère
 Mis-do-wi-is-im....serpents ou ennemis.

Et voilà chers lecteurs, dans son entier, l'histoire que je vous avais promise. Toujours, je me suis efforcé de me tenir dans les bornes de la vérité quoiqu'il y a une infinité de détails que j'aurais peut-être pu insérer dans mon récit. Ceux de mes contemporains qui ont dit ceci ou cela que je me

114

rappelle moi-même. S'il vous plait, soyez indulgent et comprenez bien que dans un récit comme celui-ci, où plusieurs des personnages mentionnés vivent encore ou peuvent être aisément identifiés, il m'a fallu user d'une grande délicatesse. Je me suis efforcé, et je crois avoir réussi, de vous donner une histoire propre, c'est-à-dire exempte d'épisodes de passions charnelles qui devaient se produire dans ces temps où il n'y avait ni Dieu ni diable et où la force brutale et l'adresse primaient tout. Peut-être que, plus tard, j'écrirai les mémoires de ma vie et de mes aventures personnelles, et qui, en même quelque sorte seront un complément à la vie de mon oncle. Mais pensez donc que j'ai mes 75 ans accomplis, et c'est la première fois que j'écris autre chose que des lettres à mes enfants. Voilà plusieurs années que mes enfants me disaient: papa, vous devriez écrire la vie de mon oncle Adrien. C'est ainsi que tous mes enfants le nommaient aussi, mais je ne me suis jamais senti le courage de la faire jusqu'à présent. Il m'a fallu arrêter souvent durant les mois qu'il m'a fallu pour tout cela donner et mettre chaque chose à sa place. Mais, comme je le disais au commencement, si je pouvais seulement procurer à mes lecteurs quelques instants de plaisir, je serais amplement récompensé ~~pour~~ des efforts que j'ai faits. Remarquez que ces pages contiennent un grand nombre de records qui seront utiles à la postérité. Trop peu de familles connaissent l'histoire de leurs ancêtres. La chose serait facile si quelqu'un tenait compte des principaux événements à mesure qu'ils se produisent. Que de belles choses il y aurait à raconter à nos enfants et à leurs enfants. Donc, pour le présent, je crois avoir fait ma part, et peut-être que cela fera naître parmi les miens une belle émulation qui les fera marcher sur mes traces. Je lègue ce manuscrit à mes enfants, espérant qu'un jour ou l'autre, ils le liront avec intérêt, non seulement pour ce qu'il contient, mais comme étant le grand effort de mon vieillesse.

Fin de mon récit.

Romain Martineau